

Ms. gall.

Quart. 16.

Manuscrit du Petit
Traité, qui court sous
Le titre

De tribus Impostoribus.



Dissertation
Sur le livre des trois Imposteurs.

Il y a plus de 400 ans, qu'on a parlé pour la première fois de ce petit traité, que son titre a toujours fait regarder, comme impie, profane, et digne du feu. Personne de ceux, qui en ont parlé, ne l'a lu, je puis en porter ce jugement, après l'avoir examiné avec soin, puis qu'on peut dire, qu'il est écrit avec autant de ménagement, que la matière la plus permise à un homme - persuadé de la fausseté de chose qu'il attaque, et protégé par un puissant Prince, par l'ordre duquel il l'écrivoit.

Il n'a gueres paru de Savants, dont la Religion ait eu quelque chose d'équivoque, qu'on n'aye fait auteur de ce traité.

Arerobos, fameux Arabe commentateur des -

2. Oeuvres d'Aristote, et célèbre par son exposition des
premiers, sur le compte duquel on l'a fait mis. il vivoit
dans le milieu du douzième siècle, temps auquel
on a commencé à parler des trois Imposteurs. il
n'étoit ni Chretien, dont il vantoit la Religion d'im-
possible; ni Juif, dont il appelloit la sôy, une
Religion d'enfant; ni Mahometan, disant qu'ils
suivoient une Religion des pourceaux. Enfin il
mourut en philosophe, c'est à dire, sans avoir adhéré
aux opinions du vulgaire. Rien n'étoit ce pas assez
pour le publier l'ennemi des législateurs des trois
Religions, qu'il avoit méprisés.

Jean Bocace, savant italien d'une humeur
enjouée, et par conséquent peu propre au dogmatisme
florissant dans le milieu du quatorzième siècle. —
une fable qu'il a hasardée touchant trois amoureux
dans un de ses ouvrages a été regardée comme le
plan de l'excellente liure dont on se cherche. —
L'auteur, avant de tenir ces ouvrages, se contenta

as, pour lui faire l'auteur long temps avant la 3.
mort.

Michel Servet bûlé à Genève par les
poursuivants impitoyables de Jean Calvin, n'avoit pas
assez dit contre la Trinité et contre les Rédempteurs
On jugea à propos d'augmenter la liste de ses
liens impies, en y joignant ceux, dont il étoit
question.

Etienne Dolet imprimeur à Paris, et qui
tient un rang parmi les Doctes, l'étant accusé
d'aller au Bucher, auquel il avoit été condamné
comme Calviniste en 1543 avec une force d'opinion
comparable à celle des premiers Martyrs mérita
à cause de cela qu'on le traita d'impie, et
qu'on l'honora du nom d'Athée des
Imposteurs.

Lucilio Canini Napolitain et le plus célèbre
Athée, qui fut jamais, si l'on en croit ses ennemis,
eut beau prouver devant les Juges, combien il étoit

4. persuadé de la bonté d'une Providence, et par
conséquent d'un Dieu, il suffit qu'à la poursuite
des ennemis le Parlement de Toulouse le con-
damna au feu comme Athée, pour aussitôt
mesiter qu'on lui attribuât, si non d'avoir
composé, du moins d'avoir refuté le livre
en question.

Je ne m'étendrais pas tant ni sur Ochin,
ni sur Zosel, ni sur Pomponace, ni sur Pogge,
le Florentin, ni sur Campanella très célèbre
par quelques opinions particulières condamnées
par l'Eglise de son temps, et à cause de cela accusé
d'Athéisme, et à qui on a adjugé sans peine
Le petit Vaita, à qui on le doit donner un
Auteur.

Tout ce que de fameux Critiques ont publié de
ce livre a de même entamé et épuisé la curiosité
des grands et des sçavans, à le rechercher: mais
inutilement. Je vois même que quelques

waitz imprimés avec le titre de Vibur, Impossibility, 5.
tel qu'il est, celui de Kortholt contre Spinoza, Hobbes,
et le Baron de Chesbrie, et celui du fameux
Parricide contre M.^r Gassendi, de Nivèze, et
Belenier, ont beaucoup contribué à donner le
change à une infinité de ces demi-savants,
qui ne parlent que pas oui-die, et qui
jugent souvent d'un livre sur la première
ligne du Titre.

J'avais comme beaucoup d'autres, oui paroles de
caliva d'une manière assez hyperbrique, et
quoique je ne fusse rien moins, qu'un Rechercheur
d'Antiquités, et qu'un delevreur de Manuscrits;
cependant le hazard m'eut fait tomber entre les
mains, dans un temps, je l'avoue, où je ne
pensis guère ni au waitz ni à tout les
autres.

Quelques affaires m'avoient attiré à Frankfurt
sur le Mein vers le mois d'Avril de l'an 1706.

6.

C'est à dire environ quinze jours après la fin de la foire, pendant le séjour que j'y fis, j'y connus un ami nommé Frecht Theologien Luthérien, que j'avois connu à Paris. un jour que je passais chez lui, pour le prier de me conduire chez un Libraire, où il me leseroit d'interprete, nous rencontrâmes sur notre chemin, un Juif, qui me fournissoit de l'argent, et qui nous accompagna. Près chez le Libraire occupé à parcourir son Catalogue, un Officier tout à fait Allemand entra dans la boutique, et demanda au Libraire par quelle forme de compliment, si de par lui, le Diable il vouloit accorder avec lui, ou qu'il alloit chercher un autre Marchand. Le Libraire lui répondit que 800 Rixdals étoient un prix excessif et qu'il devoit se contenter de 450 qu'il lui offroit. L'officier se donna au Diable, qu'il n'en feroit rien, et qu'il étoit prêt de partir. Mais Frecht qui l'avoit

reconnu pour un de ses amis l'assetta, et ayant 7.
renouvelé l'amitié il lui témoigna de la curiosité
pour savoir quel marché il avoit à conclure
avec le libraire.

L'officier lui le fit faire beaucoup de fois l'oreille
bellit de la poche un paquet de parchemin -
cui d'un cordon de soye noire, et le lui avoit dit,
500 Rixdals de dix manuscrits, qui sont dans ce
paquet, pour faire ma campagne, et ce M.
Le libraire ne m'en veut donner que 450.
Frecht demanda si l'on ne pouvoit pas voir
des pièces si curieuses : l'officier le tira du paquet,
et le Juif et moy, qui jusques là avions été specta-
teurs nous entrâmes sur la scene, et nous
nous approchâmes de Frecht, qui tenoit le moy,
livre.

La première que Frecht ouvrit étoit un imprimé
italien, dont la lettre avoit été déchirée, et à
la place duquel étoit un autre essai à la main,

8. qui étoit Speechio della Borgia Triomphante. Le
livre ne paroitroit pas d'abrégé daté, mais
il n'y avoit ni la titre ni année, ni non
d'auteurs, ni d'imprimeur.

Nous passons au second. c'étoit un manuscrit
Latin sans titre, et dont la première page
commençoit ainsi. Othoni illustrissimo amico
meo Cavissimo F. B. S. D. ces deux
lignes, après lesquelles suivait une lettre, dont
le commencement étoit, Quid de v. bis
famosissimis nationum decalogibus in ordinem
justum digestis doctrinam illam, quoniam
sermonem de illa de in Museo meo habuisti,
exscribi curavi, atque Codicem illum hys aequo
Caro ac puro scriptum, ad te ultimum mitto,
etiam ipsius perlegendi te accipio cupido. Rimum.

L'autre manuscrit étoit aussi latin et sans
titre, comme l'autre. il commençoit par ces
mots, qui sont de Cicéron, si je ne me trompe,

an l. i. de Natura Deorum. Qui Deos 9.

esse dixerunt, tantâ sunt in varietate, et
diffinitione constituti, ut eorum molestum sit
annunciare sententias. alterum fieri profecto
potest, ut eorum nulla; alterum certe non
potest, ut plures una res sit summi, quos in
Republica obtinebat, honores, prator ille Re-
manus, eaque, quam servare famam Pub-
lius curabat, in causa fuisse, quod in conione
Deos non ausus sit negare, quamquam in
concessu Philosophorum &c.

Nous ne nous arrêtons pas beaucoup à l'Italien, que nous aurons versé dans cette -
langue par nous, et nous contenir de pas-
sages contre la Religion. Nous parcourons
quelques paragraphes du dernier, où nous
reconnaissons, que l'auteur avait employé
tout ce qu'il croit pouvoir servir à former
un système d'Atheisme démontré. Les

second, dont nous avions souvent ouï parler —
 d'une manière fort problématique, et comme
 d'un ouvrage à débrouiller tout ce qui concerne les
 religions fondées sur des révélations et sur des
 miracles attira seul toute notre attention,
 et nous parut très propre à éclaircir tant
 d'hydrois différentes, qui ont paru sur ces
 fameux livres. C'est pourquoi Frecht livra
 son amy Tauffendorf à part, et lui ayant
 persuadé de ne rien rabattre des 500 rixdals
 qu'il avoit demandé à ce libraire, pour les
 trois ouvrages, dont il étoit question, nous
 sortîmes de ce magasin, et allâmes d'abord
 au logis de Frecht, qui pour nous mieux
 examiner plus à loisir ce manuscrit des trois
 imposteurs fit apporter du vin, en priant Tauff-
 endorf de nous raconter, comment ces
 manuscrits lui étoient tombés entre les
 mains.

11.
Ce fut en lui demandant pour la part six bouteilles
de vieux Moselle, qu'il nous apprit, qu'après
la bataille d'Hoer, et la fuite de l'Electeur
de Bavière il s'étoit trouvé du nombre de
ceux, qui étoient entrés dans Munich, et
dans le Palais de son Altesse, où ayant traversé
les appartemens jusqu'à la Bibliothèque,
les yeux étant tombés par hazard sur ce
paquet, ce parchemin et ce cordon de soie
lui firent croire, que ce pourroit être quelque
papier de conséquence, ou quelque pièce
curieuse, et il ne peut résister à la tentation
de le mettre dans sa poche, il ne se donna
point, comme l'ouverture du paquet
l'en convainquit.

Ce récit fut accompagné de tant de
digressions guerrières, l'un ayant un peu
désangé le Jugement de Taupendoff : -
Fiecht qui pendant ce récit feuilletoit le

manifesté, hazarda de l'exposer à un refus, en
 priant son ami de le lui laisser jusques au
 lendemain. Tauspendorf aujourd'hui par le vin
 qui l'empêchoit d'être de présomption, ne
 rejette pas la demande de Frecht, mais il
 exige un serment exécrable, qu'il ne le
 copieroit pas, ni ne le feroit copier. Cette
 assurance lui en ayant été donnée il le
 laisse entre les mains de Frecht, et lui dit
 qu'il le rendroit le lendemain le dimanche
 suivant, et lui des encore quelques conseils
 de bien, qu'il devoit à son goût.

Cet obligéant officier ne fut pas, qu'il ne
 soit, que nous nous mîmes à le déchiffrer : —
 L'écriture en étoit si menue, et chargée de
 tant d'abbreviations, sans points ni virgules,
 que nous fumes près de deux heures, pour
 lire la première page : mais ensuite nous
 étant accoutumés à ce grimoire nous commençâmes

à le lire plus couramment. Je le trouvais si
raisonné, et écrit avec tant de soin, que je
proposai à Frecht un moyen assez équivoque
de le prendre, une copie, sans fautes. Le
serment qu'il avoit fait. ce moyen
étoit de lui faire une traduction. La
Confiance d'un Théologien ne pouvoir man-
quer de braver bien de difficultés dans cette
proposition, je le levai, comme je pus, une
charge du péché, et le fis enfin consentir à
travailler à la traduction, qui fut achevée
avant le temps fixé par Traupendorff.

Voilà de quelle manière ce livre
me tomba entre les mains, il auroit été
à souhaiter pour bien de gens, que nous
eussions pu avoir l'original, mais nous
n'étions pas assez riches pour l'acheter, et le
Libraire qui avoit Commission d'une Edition
de la maison de Saxe, qui sçavoit qu'il

avait été enlevé de la Bibliothèque de Munich,
de ne rien espérer, pour l'avoir, en cas qu'il
le découvrit, en donna les 500 rigdals à
Tauffendoff, qui partit quelques jours après,
nous avoir regalé à son tour.

Passons à l'origine du Livre et à son auteur.
On ne peut rendre compte de l'un et de
l'autre, qu'en consultant le même Livre,
dans lequel on trouve peu ou point d'ouvrages
à conjecturer. La seule lettre, qui est
à la tête, et qui étoit d'un autre caractère
que le reste du Livre, peut donner quelque
lumière. On y trouve qu'il est adressé
Othoni illustrissimo. Le lieu où ce manuscrit
a été trouvé, et ce nom d'Othon joint ensemble
autorise la conjecture, qu'il a été adressé
à Othon l'Illustre Duc de Bavière. Ce
Prince étoit petit fils d'Othon le Grand
Comte de Schwan et de Bitelgach, celui dont la

maison de Bavière & la Salatine tirent leur
Origine. L'Empereur Frédéric Barberousse
lui ayant donné la Bavière pour récompense
sa fidélité, après en avoir dépouillé Henri le
Lion, pour le punir de son ingratitude, et de
ce qu'il avoit pris le parti de ses ennemis.

Lois 1. Succéda à son Père Othon. Le
quel, eut la Bavière, & la possession
de laquelle il avoit été injustement privé, Henri
le Lion, à son fils Othon surnommé l'illustre,
qui lui assura la possession en épousant la
fille de Henri. Ceci arriva l'an 1230. Lorsque
Frédéric II. Empereur d'Allemagne vint à
Jerusalem, où il avoit été fait la guerre aux
Sarrasins. après avoir été excommunié par le
Pape Grégoire IX, qui le persécuta jus-
qu'à sa mort, & par les évêques, il
empêcha l'armée impériale d'obéir à ce
monarque, dont la patience fut tellement

poussée à bout, qu'à son retour il alla
 assiéger ce Pape dans Rome, après avoir
 ravagé les provinces de l'environ d'une manière
 que les peuples, qu'il fléchissoit avec lui, ne
 duraient que de lui fuir d'une animosité
 si violente envers cet Empereur, et ce
 Pontife, qui elle ne finit que par la
 mort de celui-ci, qui crut de chaque côté
 vager de voir Frédéric triompher de ses
 vains fulminations, et de ses marques lyriques,
 dans les plus satiriques qu'il fit répandre de
 son côté en Allemagne, en Italie, et en
 France.

Othon l'Illustre reconnoissant de obligations
 que la famille avoit à celle de cet Empereur,
 qu'il son parti, auquel il demeura fermement
 attaché, malgré toute la rivalité de la
 fortune de Frédéric... A quoi bon
 ces remarques historiques? à soutenir la

12.
Conjectura, que c'est à ces Othons l'Illeustre,
que cette Copie du Traité de Troy Imposteur
a été adressée. Las Qui? C'est ce que
nous croions apprendre de l'F. J. S. D. qui
suisent l'annuaire mes Chas. Bins, et que
nous interprétons. Fredericus Imperator
salutem dico. ainsi ce savoir par l'Empereur
Frederic II. filz d'Henri VI. le petit filz de
Frederic Barberousse, qui en succédant à son
Empire, avoit en même temps hérité de la
couronne des Pontifes de Rome.

Qui sçait qui a eu l'hypothèse de l'Empire, et
celle de l'Empire, et qui n'a pas valent avec
quelle hauteur et quel orgueil l'incolore
Alexandre III. marcha sur la gorge de
Frederic Barberousse, qui venoit lui demander
la paix? Qui ne fait le mal que le saint
Régis fit à son filz Henri VI. Contre lequel
la propre femme prit les armes à la persuasion
B. j.

du Pape? Enfin Frédéric II. vint en lui toute
la fureur, qui avoit manqué à son Pape,
et à son Tyel, et il le tint en tate Gregoire
IX., qui sembloit avoir reçu de son côté tout
le fiel de Alexandre, de Innocent, et de
honorer contre la Majesté Impériale. L'un
portoit le fer et le feu par tout; l'autre faisoit
fumer la foudre de excommunications, et
ouvroit cela il se diffameroit l'un l'autre
à l'enfer par des libelles infames.

En voilà assez, comme sembler, pour appuyer
la pensée, que ça été pas l'ordre de cet
Empereur irrité contre la Religion à cause
des brigs enoies de son Chef et de l'écriture de sa
Cour Pontificale, que le Docteur l'ère, dont il
est parlé dans la lettre, a composé ce traité,
qui par conséquent doit la naissance, non à la
venue de la capitale, mais à un esprit de haine
et d'animosité implacable.

Revenons à examiner, qui est ce Doctissimus — 19.
Vir auteur du livre en question: il est d'abord
certain, l'Époque du livre étant telle, qu'on
vient de le prouver, que ce n'est aucun de ceux
qu'on en a accusés, puisqu'excepté Avarro, qui
étoit mort avant la naissance de Friedrich II.
longs, & autres ordres long temps, et même de
siards entrés après la composition de ce livre.
J'avois qu'il est plus difficile de découvrir cet
auteur, que de marquer le temps, auquel le
livre a commencé d'écrire, et de quelque côté
que je me tourne, je ne trouve personne, à qui
on puisse plus probablement l'attribuer, qu'à
ce Prince Desvignaz, dont j'ai déjà parlé.

Quand on n'auroit pas son Waite de poste Imperial, & Epitres suffisant pour faire connaître
avec quel zèle il envoit dans les suffragants
de Friedrich II. dont il étoit le seul conseiller
le siège. Ceux qui ont parlé de lui, comme

Sigonius, Trithemius, et Ruinartius font importunément
 si avantageux de son erudition et de son esprit,
 qu'après cela je n'ai pu résister à tout ce qui
 parle en faveur d'une conjecture, sur tout
 quand j'ai remarqué que lui même parle de
 ce livre dans le Epitome, et qu'il tâche d'empêcher
 les ennemis de son maître d'avoir regardé ce bruit,
 qui courait de là, que ce Prince en étoit l'auteur.
 et j'en infère même de là, que lui même, avoit
 le plus de part, et qu'il ne prenoit tant de soin
 de débarrasser ce bruit injurieux, que dans la crainte
 que l'émulation, l'ello se fortifioit plus long-
 temps en passant de bouche en bouche, ne
 retombar du maître sur son secrétaire, qui
 probablement étoit plus propre à cette
 production, qu'un grand Empereur toujours occupé
 du bruit de la guerre, et à tout moment effrayé
 de foudres du Vatican, d'un Empereur en un mot
 qui quoique vigilant et ferme n'avoit pas en

le teny de deuenir Ravaul, comme Pierre - 21.
Deseigne, qui avoit donné à l'eludg tout le teny
necessaire, et qui ne devoit son propre et l'affection
de son maître, qu'à son erudition.

Je crois qu'on peut conclure de tout ceci, que
le petit Waite de Tribus Impollodibus Nationum
famohetini, (ce est son véritable titre, a
été composé l'an 1230. par ordre de l'empereur
Frederic II. en l'annee de la Cour de Rome, et qu'il
y a beaucoup d'apparence que Pierre Deseigne
seul a composé la composition par son
ordre. Voilà tout ce que j'ai cru devoir
mettre à la tête de ce petit Waite, pour
donner une idée de son hypocrisie; et comme il
contient plusieurs choses scandaleuses, pour
empêcher qu'à l'avenir on ne l'attribue plus à
des gens, qui peut-être n'y ont jamais pensé.

Frédéric Empereur
 Au V^r Illustre Othon mon
 V^r fidèle Ami
 Salut.

J'ai eu soin de faire des copies de la lettre qui a été
 composée touchant les trois fameux imposteurs par
 ce savant, avec qui vous vous êtes entretenu sur
 ce sujet dans mon cabinet, et quoique vous ne
 l'ayez pas demandée, cependant je vous envoie au
 plutôt ce manuscrit, où la pureté du stile égale
 la bonté de la matière. Car j'ai avec
 quelle ardeur vous souhaitez de la lire : aussi
 suis-je persuadé, que rien ne peut vous faire
 plus de plaisir, à moins que ce ne soit la nouvelle,
 que j'ai traitée avec un tel ennemi, et que j'ai
 tiré la pierre de la gorge à l'hydre Romaine,
 dont la peau n'est pas encore assés rouge du sang
 de tant de milliers d'hommes, que les fureurs ont

sacrifié à son abominable orgueil.. Pages - 23.

persuadé, que je ne négligerai rien pour faire, que
vous entendiez un jour, que j'en triomphe, ou que je
confirmerai malice dans cet exploit. Car quelque
deux qui m'arriveront, jamais on ne me verra,
comme mes prédécesseurs, aller plus le genou
devant elle. J'éprouverai tout de mon Esprit, et
de la fidélité de mes membres de l'Empire. Vous
avez et vos secours n'y contribuerez pas peu,
mais rien n'y contribuera plus, que si l'on
pouvoir inspirer à toute l'Allemagne les
sentiments du docteur autheur de ce livre. C'est ce
qu'on peut bien désirer, mais on sait ceux, qui
seroient capables d'exécuter un tel projet. Je
vous recommande vos intérêts communs, vivez
heureux, j'espère toujours votre ami

F. L.

De Dieu.

I.

Quoiqu'il importe à tous les hommes de connaître
 la vérité; très-peu néanmoins la connaissent, -
 parce que la plupart sont incapables de la chercher
 d'eux-mêmes, ou plutôt ils ne veulent pas s'en
 donner la peine. ainsi il ne faut pas
 s'étonner, si le monde est rempli d'opinions -
 vaines et ridicules: rien n'étant plus capable
 de leur donner de lours, que l'ignorance. C'est
 l'unique source des fausses idées que l'on a de
la Divinité, de l'ame, de l'esprit, et presque
 de toutes les autres choses. La coutume de se
 contenter des préjugés de leur naissance, a prévalu,
 et c'est en suivant cette même coutume, qu'on
 se rappelle à des personnes intéressées, qui
 soutiennent opiniâtement les opinions
 reçues, et parlent autrement, qu'ils ne

peuvent, de peur de se déshonorer eux memes.

25

2.

Ce qui rend ce mal si remède, c'est
qu'après avoir établi les fautes, on a de
Dieu, on apprend au peuple à le recevoir, par
les exhortations. on a même grand soin de lui
inspirer une grande aversion pour les
événements, de peur que la raison, qu'il
suit, ne lui fasse connaître les erreurs, où il est
plongé. Les partisans de ces absurdités ont si
bien réussi, qu'il est dangereux de les combattre,
il leur importe trop que le peuple reste dans
cette vaste ignorance, pour souffrir qu'on le
débarrasse. ainsi l'on est contraint de
deguiser la vérité, on se livre à la
sage de faux braves et de faux intéressés.

3.

Si le peuple pouvait comprendre, en quel
abîme son ignorance le jette, il le reconviendrait.

26. Sans doute bien tôt le jour de ces ames errantes, -
puisqu'il est impossible de laissa agir la raison
sans decouvrir aussitôt la bêtise. Ces pons
empêches les bons effets, qu'elles produisoit
infailliblement, qu'on la peint comme un
monstre, qui n'est capable d'imprimer aucun
bon sentiment, et qu'on blâme en general
ceux qui ne sont point raisonnables. On veut
pourtant persuader quela raison est toute
pervertie. Ces ennemis de la raison tou-
chant ainsi dans de perpétuelles contradictions,
il est difficile de concevoir quelle soit leurs
pretensions. Cependant il est vrai quela
droite raison est la seule règle, quel homme
doit suivre, et que le sens ne s'en pas si
mal propre, qu'on tâche de la persuader.
Mais il faudroit que ceux qui ont soin de
l'instruire, l'efforçassent de se débarrasser les
faux raisonnements, et d'effacer les préjugés:

alors on devoit que la Payse auroit des 27.
yeux peu à peu, qu'il deviendroit susceptible de
la bonte, et apprendroit que Dieu n'est point
tout ce qu'il s'imagine.

4.

Pour en venir à bout, il n'est besoin ni de haute
speculation, ni de pénétrer fort avant dans les
secrets de la Nature: il ne faut qu'un peu
de bon sens pour voir que Dieu n'est ni Colere,
ni jaloux; que la justice et la Misericorde
sont de sang tints, qu'on lui attribue, et
qu'enfin rien de ce que les Prophètes et les
Apôtres en ont dit, ne confesse ni la Nature,
ni l'Essence. En effet à parler sans
doute, et à dire la chose comme elle
est, il est certain que ces gentils n'étoient ni
plus habiles ni mieux instruits que les Rois des
Romains; que bien loin d'être ce qu'ils se disoient
être, grossiers, qu'il faut avoir pitié pour le croire.

La chose est de soy même évidente; mais pour
la rendre encore plus familière, voyez, si
à apparence, qu'ils fussent faits autrement
que les autres hommes.

S.

Pour la naissance & les fonctions ordinaires
de la vie, on demeure d'accord, qu'ils n'avaient
rien au dessus de l'humain; qu'ils étoient né-
s d'homme & de femme; & qu'ils sortaient leur
vie de la même manière que nous. Mais
pour l'esprit on veut que Dieu, ne s'dât
tout autrement qu'à eux, & qu'ils eussent un
Entendement bien plus éclairé que les autres.
Il faut avouer que la Parole a bien du
penchant à l'aveugles. Parce qu'on lui
a dit que Dieu aimoit mieux les Prophètes, que
le reste des hommes; qu'il leur communiquoit à
eux d'une façon particulière, il le croit
d'auSSI bonne foi que si la chose étoit possible,

et sans confiderer, que tous les hommes se ressembler, 29.
qu'ils ont tous un meme principe, qui en tous est
egal, il pretend que ces gens là estoient d'une
Vieillesse extraordinaire, et fait exposé, pour
debiter les oracles de Dieu. Mais outre
qu'ils n'avoient ni plus d'esprit que le commun,
ni l'entendement plus parfait, que nous, nous
dangereux ceux qui nous obligent a avoir ce
soutien de deux? La plus part de ce qu'ils
ont dit est si obscur, que l'on n'y entend rien, et
ils l'ont dit dans un si mauvais ordre, que l'on
voit bien, qu'ils ne l'entendoient pas eux memes,
et qu'ils estoient fort ignorans. Ce qui a donne
lieu à la creance qu'on a de eux, est qu'ils se
contenoient de tenir immediatement de Dieu
tout ce qu'ils annoncoient au Peuple. Creance
absurde et ridicule: puis qu'ils avoient eux
memes que Dieu ne leur parloit qu'en songes.
Car les songes etant naturels, il faut qu'un

30. Homme, soit bien vain ou bien insensé, pour se
vanter, que Dieu lui parle en ce temps là ;
et que ceux qui y ajoute foi, soit aussi bien
Credules, puis qu'il n'y a point d'apparence
que de vens, soient des oracles. Supposons
même que Dieu se fit entendre à quelqu'un
par le songe, par la vision, ou par quelque
autre voye : Et on oblige de croire un homme
qui peut se tromper, et qui peut aussi
à mentir ? aussi voyons nous, que sous l'ancienne
Loi, on n'avoit pas pour les Prophètes autant
d'estime qu'on en a aujourd'hui. Lorsque on
étoit là de leur Babil, qui ne tendoit souvent
qu'à détourner le peuple de l'obéissance de Dieu
à leurs Rois légitimes, on les faisoit taire par
divers supplices, (a) jusqu'à ce que Christ
succomba parce qu'il n'avoit pas comme
Moïse (b) une armée à sa suite, pour
défendre les opinions. Ajoutez à cela

quelz Prophètes étoient tellement en possession 31.
de se faire dire les uns les autres, qu'il ne leur
pouvait pas de 400 m. d'écriture (c).

Depuis il est certain que l'un de leurs
Prophètes, aussi bien que des lois des plus
celebres législateurs étoit d'être mis en leur
mémoire, en faisant croire au peuple,
qu'ils conversaient personnellement avec Dieu.
Les plus fins Politiques en ont toujours usé
de la sorte, quoique cette façon n'aye pas
toujours réussi à ceux, qui à l'imitation de
Moïse n'avoient pas le moyen de pouvoir
à leur volonté.

(a). Elle dit qu'il étoit fugitif à Custer,
parce que les enfans d'Israël avoient tué l'un
des prophètes de l'Eternel et qu'il étoit rasé lui.
L. 3. de Legib. c. xix. v. 14.

(b). Moïse fit mourir l'un d'eux 2400.
hommes, pour s'être opposés à la loi. Num. c. xv. v. 9.

C.

(c). il est écrit au l. 1. de Roys c. 22. que Achab Roy d'Israël consulta 400 Prophètes, qui le voulaient tous faux parler succès de leurs Prophetiz.

6.

Cela posé examinons l'idée que les Prophètes ont eue de Dieu. à l'en croire, Dieu est un être purement corporel. Michée le voit assis. Daniel, cetu de blanc, en long la forme d'un vieillard. Ezechiel, comme un feu. Elie dit au contraire qu'il n'est point dans le feu, ni parmi les vents, mais dans un ton Coi et subtil. Mais les mêmes quoique les gens célèbres de tous les Prophètes a parlé si grossièrement de l'essence de son Dieu et de celle d'Israëlitz, qu'il n'a pas seulement spécifié son face, les mains, les pieds, les narines, et son souffle, mais aussi qu'il avoit un dos. il y a dans l'hebreu des termes qu'on a traduit en latin Natus est. C'est

à dire les fests. Voilà pour le saint le pharis. 33.
Pour le nouveau. le Disciple de Jeshu Christ
se font imaginer les. Esprit sous la figure
d'une Colombe: le Apôtre sous celle d'un
dieu: et le Paul enfin comme une lumière
qui l'ablaie, jusqu'à le rendre aveugle.

Pour ce qui est de la contradiction de deux
sentiments. Samuel croioit que Dieu ne
se repentoit point de quelque résolution, qu'il
eul prise. Cependant Jeremie dit que Dieu
se repent de quelque Conseil qu'il aye pris.
Joël dit qu'il ne se repent que du mal qu'il
a fait aux hommes. La Genese enseigne
quel homme est maître de pecher, et qu'il
ne tient qu'à luy de bien faire: au lieu que saint
Paul dit que les hommes n'ont nul empire sur
La concupiscence sans une grace et une vocation
de Dieu toute particulière.

Voilà les nobles sentiments que ces bons gens

34. ont de Dieu, et ce que l'on leur qu'on en croye. -
Sentiment neantmoins, on leur est sensible, et leur
est matériel, comme on voit, et cependant on
dit que Dieu n'a rien de commun avec la ma-
tière, et qu'il est quelque chose d'incompréhensible
à notre égard.

Je voudrois qu'on me dit, comment ces
contradictions peuvent s'accorder, et si étant
si sensibles, et si palpables il est raisonnable
de les croire: enfin si l'on doit s'en rapporter
à des gens qui étoient si grossiers, qu'ils
s'imaginoient nonobstant tout les artifices de
Moïse, qu'un veau étoit leur Dieu.

Mais sans nous arrêter aux devoirs d'un
peuple élevé dans la servitude, et parmi
des superstitieux, disons que l'ignorance a
produit la crédulité, la crédulité, le
mensonge, d'où sont sortis les erreurs, qui
regnent aujourd'hui.

Des Molifs, qui ont porté les
hommes, à se figurer plusieurs
Dieux invisibles, et un Dieu
suprême jaloux et passionné
de plusieurs Choses, qui dérogeur
aux perfections de la seule
Véritable Divinité immuable.

J.

Ceux qui ignorent la cause physique, ont une
crainte naturelle, qui procède du doute, où
ils sont, s'il existe une puissance, qui puisse
leur nuire ou les aider. Cela est le penchant
qu'ils ont à se figurer des êtres invisibles
bien ou mal-faisants, c'est à dire leurs propres
phantomes, qu'ils invoquent dans l'adversité,
qu'ils louent dans la prospérité: et dont enfin ils
se font des Dieux. Et comme le sort des
hommes va jusqu'à l'infini, faut il s'étonner

Cij.

Il s'en est forcé, un nombre innombrable de Dieux.
C'est cette même sainte Chimérique des-
puissance invisible, qui a été la semence
des Religions, que chacun se forme à sa mode.

Plusieurs auxquelz il importoit que le
peuple fut occupé par de semblables devoirs,
n'ont pas manqué de semer une semence
si utile: ils ont été jusqu'à en faire une
Loi, et enfin ils ont engagé des Rois, par la
crainte des peins futurs, à leur obéis-
sance.

2.

La source des Dieux étant nouée, Les
hommes ont vu, qu'ils leur ressembloient, et
qu'ils faisoient comme eux toutes choses pour
quelque fin. Car ils disent unanimement que
Dieu n'a rien fait que pour l'homme, et
vice versa, que l'homme n'est fait que
pour Dieu.

Ce préjugé étant général, voyez pour quoy 37.
les hommes ont tant de pente à l'embarras,
pour faire voir en suite, que c'est de là
qu'ils ont pris occasion de se former une idée
du bien et du mal, du mérite et du Peché,
de la louange et du blâme, de l'ordre et
de la confusion, de la beauté et de la laideur,
de la honte, et de choses semblables.

3.

Chacun doit demeurer d'accord, que tous les
hommes naissent dans une profonde ignorance,
et que la seule chose, qui leur est naturelle,
est de chercher ce qui leur est nécessaire et
avantageux.

De là vient principalement, qu'on croit que
pour se libérer il suffit d'entendre en soy même
qu'on peut vouloir et souhaiter, sans se mettre
nullement en peine de la cause, qui dispose
à vouloir et à souhaiter, parce qu'on ne les

38. connoit pas.

En second lieu qu'il suffise que les hommes ne font rien que pour une fin, qu'ils professent à toute autre chose. ainsi ils nous font voir, que de connoître les causes finales de leurs actions, s'imaginant qu'après cela ils n'ont plus lieu de douter de rien. Or comme ils trouvent en eux et hors d'eux quantité de moyens, — pour parvenir à ce qu'ils souhaitent, ayant, par exemple, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des aliments pour les nourrir, et un soleil pour les éclairer, ils ont formé ce raisonnement, qu'il n'y a rien dans la nature qui ne soit fait pour eux, et dont ils ne puissent se servir.

D'ailleurs considérant, qu'ils nous ont fait ce monde; ils ont cru être bien fondés à s'imaginer un être suprême, qui l'a fait pour eux, tel qu'il est. Car après s'être persuadés qu'il

qu'il n'a pu s'en faire les mêmes, ils ont conclu, 39.
qu'il étoit l'ouvrage d'un ou de plusieurs Dieux,
qui l'ont destiné au plaisir et à l'usage de
l'homme seul. D'un autre côté la
nature des Dieux, que les hommes admettoient
leur étant inconnue, ils en ont jugé par la leur,
s'imaginant que les Dieux étoient susceptibles
des mêmes passions qu'eux, et qu'ils n'en aient fait
le monde que pour eux, et qu'ils leur étoient
extrêmement chers. Mais comme les
inclinations sont toutes différentes, chacun s'est
efforcé d'adorer Dieu selon son humeur, pour
attirer sa bénédiction sur lui, et pour faire
servir toute la nature à ses appétits.

H.

Par ce moyen ce préjugé étoit devenu
superstition, il s'ensuivait en sorte que les
plus grossiers se font eux-mêmes capables de penser
dans les causes finales, comme s'ils en avoient

40. une parfaite connoissance, si bien qu'au lieu
de faire le bien, que la Nature ne fait rien en
vain, ils ont montré que Dieu et la Nature
devroient aussi bien que les hommes.

Ces L'expérience leur faisant sentir qu'un
nombre infini d'inconforts, tourmens &
douleurs de la vie, tels que sont par exemple,
Celles qui procèdent de bragues, les tremblements
de terre, des inondations, les guerres, Les
maladies, la faim, la soif &c. ils ont
attribué tous ces maux à la Colere de Dieu,
qu'ils s'imaginoient être irrités par le offence
des hommes; tous qu'ils avoient pu être abusés
de ce préjugé par des exemples journaliers, -
qui leur prouvoient que les biens & les maux
ont été de tous temps communs aux méchants
et aux bons. C'est ce que Salomon a fort bien
démonstré dans son livre de l'Ecclesiastique
c. 1. x. 1. 2. et que Jesus Christ a pareillement

Déclaré les mêmes aux Rois, en les 41.
Censurant de ce qu'ils faisoient passer leurs
Traditions pour des Loix Divines, et leur demandant
que Dieu fût également pleuvré sur les Justes,
et sur les injustes : Mais les hommes, tout neant-
moins desirés imbus de leurs fausses préventions
sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres.
La cause de cela est qu'il leur étoit plus
facile de demeurer dans l'ignorance naturelle,
que d'abolir un préjugé établi depuis tant
de siècles, pour introduire quelque chose de
plus bon et de semblable.

5.

Ce préjugé les a fait tomber dans un autre,
qui est de croire, que les jugemens de Dieu
leur étoient incompréhensibles, et que par
cette raison la connaissance de la vérité
est au dessus de l'épave humaine. et de
là on voit encore, si les Mathématiques

42. et quelques autres sciences nécessaires de lui ce
que j'ay.

6.

Pour ce qui est de faire voir que la nature
ou Dieu ne se propose aucune fin éloignée,
ou différente, de ce qui est actuellement, ou
actuellement dans l'essence de tout, les uns,
en general, et de chacun en particulier, et que
toutes les causes finales ne sont que des fictions de
l'esprit humain, il n'est pas besoin d'un long discours,
puis que cette doctrine de Dieu des
perfections, qu'on lui attribue.

Et voici comment je le prouve. Si Dieu
agit pour une fin, soit pour la même, soit pour
quelque autre, il desireroit ce qu'il n'a pas, et il
faudroit avouer qu'il a eu un temps, auquel Dieu
n'avoit pas les choses pour lesquelles il a agi, il a
souhaité d'acquiescer, ce qui est faire un Dieu
indigent.

Le pour ne rien omettre de ce qui peut appuyer 43.
ce raisonnement. opposons lui le raisonnement
de ceux qui tiennent l'opinion contraire.
Si, par exemple, une pierre tombe sur quel-
qu'un sur la tête; il faut bien, disent-ils, que cette
pierre soit tombée à dessein de tuer ce homme,
cela ne pouvant être arrivé, que parceque
Dieu l'a voulu. Que si on leur répond, que
celui-là, qui a fait tomber cette pierre, au
moment que l'homme passoit, ils leur demandent
pourquoi l'homme passoit précisément dans le
moment que celui-ci faisoit courir la pierre:
si on leur réplique, que celui-ci étoit alors
impétueux, à cause que sa mer étoit agitée de
des jours précédents, encore qu'il ne parût alors
aucune agitation, et que cet homme
ayant été invité d'aller manger chez un ami, il
alloit alors au rendez-vous, ils leur demandent
encore, car ils ne se rendent jamais, pourquoi

44. cet homme étoit courré chez son ami en ce -
temps là plutôt qu'en un autre: faisant ainsi
une infinité de questions, pour tâcher de faire
avoir, que la seule Volonté de Dieu, qui leur
est par là inconnue, est la Cause de cette chute.

Demanda lorsqu'ils virent la Structure du
corps humain, ils tombent dans l'admiration, et
concluent de ce qu'ils ignorent la Cause d'une chose
qui leur paroît si merveilleuse, que c'est une
ouvrage surnaturel, où la Cause, qui nous leur
connoît, ne peuvent avoir eu de part.

Dela vient que ceux qui ont le savoir à
fond la Cause des Miracles, et pénétrés en cela
sachant dans la Cause naturelle, sans s'arrêter
à les admirer en ignorant, dela vient, dis-je, que
ce bras sachant passa pour impie, et pour
hérétique, par la malice de ceux, que le
vulgaire reconnoît pour les interprètes de la
nature et de Dieu. Ces esprits mercenaires

ne doutant pas que l'ignorance, qui tient la 45.
peuple dans l'étonnement, est ce qui le fait subsister
et qui conserve leur crédit.

7.

Les Romains s'étant ainsi coiffés de la ridicule
opinion, que tout ce qu'ils croient est fait pour
eux, le sont fait un point de Religion de
s'appliquer à leurs intérêts, et de juger du prix
des choses, par le profit qu'ils en retirent: -
d'où ils ont pris l'usage de former ces notions, qui
leur servent à expliquer la nature des choses,
le bien, le mal, le bon, le mal, la corruption,
le chaud, le froid, la beauté, la laideur, qui
dans le fond ne sont pas ce qu'ils s'imaginent, et
parcequ'ils se piquent d'avoir leur libre -
arbitre, ils se sont ingérés de juger de la loiance,
et du blame, du peché et du mérite, appelant
bien tout ce qui tourne à leur profit, et ce
qui regarde le culte Divin; et mal au-

46. Contraire, ce qui ne courroit ni à l'un ni à l'autre.

Et parce que les ignorants ne sont pas capables de juger de rien, et qu'ils n'ont nulle idée de chose, que par le secours de l'imagination, - qu'ils prennent pour l'entendement, ces gens, d'ignorance, qui ne connoissent la nature de quoy que ce soit, se figurent un ordre dans le monde, qu'ils croient tel, qu'ils se l'imaginent. Le homme étant fait de telle sorte, qu'ils croient les choses bien ou mal ordonnées, suivant qu'ils ont de facilité ou de peine à les imaginer, quand les sens les leur représentent.

Et comme on se plaît davantage à ce qui fatigue le moins l'imagination, on se persuade aisément à préférer l'ordre Chymérique, à la confusion imaginative, comme si l'ordre étoit autre chose qu'un pur effet de l'opinion des hommes: de sorte qu'en disant que

Dieu a tout fait avec ordre, c'est connaître A.
qu'il a une imagination façonnée comme celle
des hommes: Si ce n'est peut-être qu'en faveur
de l'imagination humaine il prétend que
Dieu a créé le monde de la manière la
plus facile à être imaginée: quoiqu'il y
aye ces choses, qui sont fort au dessus de la
force de l'imagination, et une infinité, qui
la jettent dans le désordre à cause de sa
faiblesse.

8.

Pour ce qui est des autres notions, ce sont des
petits effets de la même imagination, qui
n'ont rien de réel, et qui ne sont que des
différents modes, dont cette puissance est capable.
Par exemple. Si le mouvement que les objets
impriment dans les nerfs, par le moyen des
yeux, est agréable aux sens, on dit que ces objets
sont beaux, que les odeurs sont bonnes, ou -

B.

48. mauvaises; les saveurs, douce, ou amère; ce qui se
louche, dur ou tendre; les sons, durs ou délicieux,
suivant que les odeurs, les saveurs, et les sons frappent
et pénètrent le sens; jusque-là qu'il leur est
venu, qui ont cru que Dieu est capable de
prendre plaisir à la mélodie, et que Les
mouvements célestes étoient un concert har-
monieux. Preuve évidente que chacun
croit les choses être telles qu'il se les figure, ou
plutôt que le monde est purement imaginaire.
C'est pourquoy ce n'est pas merveille, qu'il se
trouve à peine deux hommes d'une même
opinion, et qu'il y en aye même, qui font
force de douter de tout. Car quoique
tous les hommes ayent des Coeurs, qui se ressemblent
en beaucoup de choses, ils diffèrent en tant
d'autres, qu'on ne doit pas s'étonner, que ce qui
semble bon à l'un, paroisse mauvais à
l'autre, et que ce qui deplaît à celui-ci, plaise

à cela. d'où il paraît d'inferer que les sentimens, 49.
ne diffèrent que par la fantaisie; que
l'entendement, a peu de part; et qu'enfin
les choses qui arrivent tous les jours sont des
purs effets de la seule imagination; au lieu
que si l'on consultoit les lumières de l'entendement,
les Mathématiques font voir, que tout le
monde conviendrait de la vérité, et que les
jugemens seroient plus uniformes, et plus
raisonnables, qu'ils ne sont.

9.

Il est donc évident que toute la philosophie, dans
la plus part des hommes est accoutumée de se
servir, quand ils se mêlent d'expliquer la
nature, ne sont que des façons d'imaginer,
qui ne prouvent rien moins; que ce qu'ils
prétendent, et par ce qu'on donne à ces raisons
des noms aussi vains, que si elles existoient ailleurs
qu'en l'imagination, tels appellés non pas des

D. j.

So. C'etz de raison, mais de C'etz de pure imagination,
ne voyant si en de si aisé que de répondre aux
arguments, que l'on fonde sur ces notions vulgaires,
et qu'on nous objecte, comme il suit.

S'il étoit vray, que l'univers fut un esclavage
et une suite nécessaire de la Nature Divine,
d'où viendroient les imperfections, et les défauts
qu'on y remarque: par exemple la corruption,
qui remplit tout de mauvaises odeurs; l'air
d'objets si désagréables; l'air de desordres;
l'air de maux; l'air de pechés, et l'air d'autres
chose semblables.

Il n'est rien, dit-on, de plus aisé que de réfuter
ces objections. Car on ne peut juger de la
perfection d'aucune chose, qu'autant qu'on en
connoît l'essence et la Nature. et c'est
l'abus, de croire qu'une chose est plus ou
moins parfaite, suivant qu'elle plaît, ou
déplaît, et qu'elle est utile ou inutile à la

Nature humaine. Et pour fermer la bouche, si.
à ceux qui demandent, pourquoi Dieu n'a pas
créé tous les hommes sans exception propres à
se laisser toujours conduire aux lumières de la
raison, il suffit de dire, que c'est à cause
que la matière ne lui manquoit pas, qu'on
donne à chaque être la degré de perfection
qui lui étoit le plus convenable, on pour-
ra parler plus exactement. C'est parce que les
lois de la Nature étoient si amples, et si
diversifiées, qu'elles pourroient suffire à la
production de toutes les choses, dont est capable
un Entendement infini.

10.

Cela posé. si l'on demande ce que c'est que
Dieu? Je réponds que ce mot nous représente
un être infini, dont l'un des attributs est d'être
une substance infiniment étendue, par
conséquent éternelle. Car l'extension

Dij.

52. ou la quantité n'est finie ou divisible, qu'en tant
qu'on l'imagine telle; puisque la matière
étant par tout la même, l'entendement
n'y distingue point de parties réellement
distinctes de ce qui est matériel. Par exemple.
L'eau en tant qu'eau est imaginée divisible;
et les parties séparées l'un des autres, quoy-
qu'en tant que substance corporelle elle
ne soit ni séparable ni divisible. Enfin
L'eau en tant qu'eau est sujette à corruption
et à génération, quoy qu'en tant que substance
elle ne soit sujette ni à l'une ni à l'autre.
Ainsi la Nature, et la quantité nous rien
qui soit indigne de Dieu. Car si tout est en
Dieu, et que tout coule nécessairement de son
Essence, il faut absolument, qu'il soit tel
que ce qu'il contient, puis qu'il est incompréhensible
que des choses matérielles soient contenues
dans un être qui ne l'est point.

La fin qu'on ne croye pas que cette opinion 59.
est nouvelle. Tertulien l'un des premiers hommes
que l'Église aye eu a prononcé contre
Apelles, que ce qui n'est point Corps, n'est rien;
et contre Praxeas, que toute substance est
un Corps, luy que cette doctrine aye esté
condamnée par aucun des quatre premiers
concils oecuméniques et généraux, dont les
décisions sont encore reçues maintenant dans le
Christianisme.

Les quatre premiers concils sont ceux de
Nicee, tenu l'an 325. sous l'Empereur
Constantin le Grand, et sous le Pape Elvestre
1.^e. Cels de Constantinople tenu l'an 381.
sous les Empereurs Gratien, Valentinien et
Theodose, et sous le Pape Damase 1.^e. Cels
d'Epheze tenu l'an 431. sous les Empereurs
Theodose le Jeune et Valentinien, et sous
le Pape Celestin. Cels de Calcedoine.

54. l'an 462. l'Empereur Valentinien
et Marcien, et le Pape Léon I.

II.

Ces sentimens sont simples, et les sentimens
qui bon et sain entendement puisse former
de Dieu. Cependant il y en a peu, qui
la contenance d'une telle simplicité. Le
Peuple grossier et accoutumé aux flateries
des Roys, se demande un Dieu qui ressemble
aux Roys de la Terre. cette pompe, ce
grand éclat qui le environne, l'éblouit de
telle sorte, que les oies toute espérance d'aller
après la mort, et voir le nombre de courtoisies
celles, pour joindre de mêmes plaisirs, pour en
joindre la cour de Roys, c'est les oies la consolation,
et la seule chose qui l'empêche de se desesperer
dans les miseres de la vie. On leur en donne
jusqu'à l'aveugement, lequel peut se récompenser
à la façon de Roys, et par conséquent un Dieu

55.
Susceptible de toutes les passions humaines. on
lui donne des pieds, des mains, des yeux, et des oreilles;
Cependant on ne veut pas, que son Dieu soit
de la sorte avec rien de matériel. on dit
que l'homme est son Chef d'œuvre, et même
son image; mais on ne veut pas que la copie
soit semblable à l'original.

Enfin le Dieu du peuple d'aujourd'hui est
super à bien plus de foibles que les Jupiters des
Païens. Lequel, a des plus étranges Côtés que
plus ce faisant le multiplient, et choquent
le bon sens, plus le vulgaire le croit, par
ce qu'il voit opiniâtement ce que les Prophètes
en ont dit, qu'aucun desissionnaire ne fût
parmi les hebreux, que ce qui étoit parmi les
païens les Augures et les Devins. on consulte
la Bible, comme si Dieu ou la nature s'
expliquoit d'une façon toute particulière,
quoique ce livre ne soit qu'une Répétition

56. de fragments confus ensemble en divers lieux, -
ramassés par plusieurs personnes, et donnés au
public selon la fantaisie des Rabbins, qui ne
les ont mis au jour, qu'après avoir approuvé les
uns et rejeté les autres: suivant quels les ont
voués ou conformes, ou déguisant à la
Loi de Moïse: dont toute l'authenticité
n'est fondée que sur le témoignage d'une seule
femme nommée Ryulda, qui avoit épousé
Scallum garde de l'état de Levites lors
le Regne de Jotham, qui ordonna à Sapphaï
son levitaïne, à Habai l'un de ses
leviteus, à Hilkia grand sacrificateur,
et à deux autres personnes d'aller consulter
cette femme, pour savoir si l'on devoit
ajouter foï, à ce qui étoit écrit dans ce livre:
qu'Hilkia avoit trouvé parmi l'argent
du temple de Jérusalem, et ce ne fut que
par l'approbation évitable de cette seule

pretendit Propheteffe, que le Roy Josias 57.
assembla tous les Anciens de Juda et d'Israel
avec tous les Sacerdoteux, les Levites, et les
habitans de Jerusalem, pour leur faire
prendre serment, qu'ils observeroient toujours
exactement les statuts contenus dans ce livre,
que les Rabbin ont attribué à Moysse, et
celuy à Dieu. Comme cela paroit dans
le 4. liv. des Roys. c. 34. V. 14. - 32.

Sur quoy il est étonnant de voir que le
Souverain Sacrificateur et les autres Sacer-
dotes consultent une femme, pour ce qui devoit
servir de fondement à toute la Religion
Juïque, et ensuite à l'établissement du
Christianisme, et qu'on aye en depuis ces
temps jusqu'à présent eulx une dévotion
religieuse et de soumission aveugle pour
les opinions de cette femme, qu'on en auroit
pour Dieu, il parloit lix memes à tous les

58. indigne de genre humain. Car il n'y a jamais
rien de plus absurde et de plus extravagant,
que le procédé de ces Scribes et de ces
Députés de Rois Josias, qui leur avoit ordonné
de s'aller enquis de l'Eternel, touchant
la bonté et la fausseté de ce livre de la loi,
que Hilkia avoit trouvé par hazard dans
un recoin du temple de Jérusalem, lesquels
allèrent chercher une pauvre femme,
pour savoir quelle opinion on en devoit
avoir, et firent ensuite passer pour une
Oracle Divine, tout ce qu'elle leur dit à cette
occasion, où elle se prevalut d'être
sédulité, en interpolant le nom
de l'Eternel, pour les effrayer de menaces
contenues dans ce livre.

Où l'on voit la malice et la cupidité
de l'homme, qu'il aime mieux passer pour
être à la Chicane que pour les autres, et à

idolâtres en livres, qu'il y a de bien d'un peuple 59.
ignorant, en livres, où il n'y a guère plus.
de deus et de melhodes, que dans l'Alcoran
de Mahomet, que personne n'entend, tant
il est confus, et mal conçu, et qui ne sert
qu'à fomentes les Divisions. Les Chrétiens
disent aiment mieux adorer ce Phantome,
qui contes la loi Naturelle, que Dieu est
à dire la Nature, en tant qu'elle est la
principe du mouvement, a éviter dans la
Coen des hommes. Tous les autres sont ne
sont que des fictions humaines, et des pures
illusions forgées non par le démon, ou
mauvais esprits, qui ne furent jamais que
en idée: mais par l'adresse de Princes et de
Ecclesiastiques: ceux là pour donner plus de
poids à leur autorité; ceux si pour l'enrichir
par le débit d'une infinité de Chimères, —
qu'ils vendent bien cher aux ignorants: toutes

60. Les autres loix, d'ailleurs, ne sont appuyées que sur
le livre nommé Bible, dont l'original ne
se trouve point, qui n'est rempli que de choses
sur-naturelles, C'est à dire, impossibles, et
qui ne parle que de récompenses et de
peines pour les actions bonnes ou mauvaises,
mais qui ne sont que pour l'autre vie;
de peur que la fourberie ne se decouvre,
nul n'en étant jamais revenu.

Aussi les Peuples toujours flottant entre
l'espérance et la crainte et se tenant dans
leur devoir, par l'opinion qu'il a que Dieu
a fait les hommes que pour les rendre —
eternellement heureux ou malheureux.
ce qui a donné lieu à une infinité de
Religions, dont nous allons parler.

Ce que signifie ce mot
Religion, Comme, et
 Pourquoi, il s'en est glissé
 un si grand nombre dans
 le monde.

I.

Avant que ce qu'on appelle Religion
 se fut introduit dans le monde, on n'étoit
 obligé qu'à suivre les loix naturelles, c'est-à-dire
 à se conformer à la droite raison. ce seul
 instinct étoit le lien, par lequel les hommes
 étoient unis, et tout simple que fut ce lien,
 il leur faisoit de telle sorte, que rien n'étoit
 plus rare parmi eux que les Divisions.
 Mais depuis que la crainte eut fait songer
 qu'il y avoit de Dieux et de puissances invisibles,
 ils eleverent des autels à ces êtres imaginaires,
 s'imaginant se voir de jour de la nature,

62. et de la dévotion, qui est la source de la vraie vie,
ils se livrent pas de vaines cérémonies, et par
un culte superstitieux aux vains phantomes
de l'imagination. Et c'est d'où vient ce mal
de Religion, qui fait tant de bruit dans le monde.
Les hommes ayant donc admiré des Puissances
invissibles, qui avoient tout pouvoir sur eux,
ils les adorent pour les fléchir, et ils
s'imaginent de plus que la Nature étoit en
elle-même subordonnée à ces puissances, laquelle ils
se figurent comme une grande maîtresse,
ou comme un Esclave, qui négocie, que
suivant l'ordre que ces puissances lui donnent.
Depuis que cette fautive idée est frappée les
esprits, ils n'en veulent plus que du mépris pour la
nature, ni de respect que pour ces êtres prétendus,
qu'ils nomment leurs Dieux. De là est
venue l'ignorance, où tant de peuples sont
plongés, et dont les braves savants, quelque

profond qui soit cerabyne, le pourroit retirer 63.
si leus Zels n'étoit pas Navarés par ceux qui
mènent les aveugles, et qui ne vivent que
d'inipossibles.

Mais bien qu'il y aye peu d'apparence de réussir
en cette entreprise, il ne faut pas abandonner
le parti de la civité, et quand ce ne seroit
qu'en considération de ceux qui la font garantir
des symthons d'un si grand mal, il faut que
une ame genereuse dise le choz comme elle sent.

2.

La Crainte qui a fait les Dieux, a fait aussi
la Religion. et depuis que les hommes se
sont mis en lette, qu'il y avoit des ansz invisibles,
qui étoient cause de leur bonne ou mauvaise
fortune, ils firent banqueoute au bon sens,
et à la droite raison, et prirent leurs Chimères
pour auteurs de Divinité, qui avoient soin
de leur Conduite.

L.

64. Apres l'aveu forcé de Dieu, ils conclurent savoir
de quelle matière ils étoient, et s'imaginèrent
enfin, qu'ils devoient être de même substance
que l'âme de l'homme. puis s'étant persuadés
que celles ressembloient aux Phantômes, qui
paraissent dans les miroirs, ou pendant le sommeil,
ils crurent que leurs Dieux étoient de substance
de celles, mais si menues et si subtiles, que pour
les distinguer de l'organe ils les appelaient Esprits:
Bien que le corps et les esprits ne soient en effet
qu'une même chose, et ne diffèrent que du plus
ou du moins: puisque tout esprit ou être
incorporel est une chose incorporellement.
La raison en est que tout esprit a une figure
qui lui est propre, et qu'il est compris en
quelque lieu, c'est à dire qu'il a des bornes, et par
conséquent que c'est un corps tout menu
et tout subtil qu'il est.

Les ignorans sept à dix la plus grande partie
de hommes ayant fixé de cette sorte dans leurs
imaginacions la substance de leurs Dieux, ils
sachent aussi de pencher par quel moyen
ces anges invisibles produiroient leurs effets.
Mais n'en pouvant venir à bout à cause
de leur ignorance, ils en conviennent sans
celles, jugeant aveuglement de l'événement par
le passé, Quoiqu'ils n'en sentent ni la
liaison ni la dépendance.

Dans tout ce qu'ils entreprennent de leur sagesse
la passé, et en augurent bien ou mal, -
suivant que la même entreprise auroit autre-
fois réussi. Ainsi Phormion ayant défait les
Lacedemoniens dans la bataille de Naupacte,
les Pheniens après son mort élurent un autre
General du même nom. Annibal ayant
succombé par le bras de Scipion surnommé

C'Affir'quain, les Romains se s'entendant de ce bon luccé, envoient un autre Scipion dans la meme Province contre Casar, ce qui ne venoit ni aux Atheniens ni aux Romains.

C'est ainsi que plusieurs agens deus ou deus experiences ont attaché aux lieux et aux Noms - leur bonne ou mauvaise fortune. D'autres se servent de certain mot, qu'ils appellent des enchantemens, et le croient de telle efficace, qu'ils peuvent faire parler les arbres, faire un chien d'un morceau de pain, et met a morphoser tout ce qui paroit devant eux.

A.

Les Puissances invisibles etant établies ainsi: d'abord les hommes ne les reverent que comme ils font leur Souverain, C'est à dire, par les marques de soumission et de respect, tels que sont les prières, les offrandes, et autres choses semblables. Je dirai, d'abord. Car La

Nature n'approuve point à usage en cette Venue. 67.
ntes de sacrifices sanglants, lesquels n'ont
été infligés que pour la subsistance des sac-
rificateurs, et les menues dépenses au service
de ces beaux Dieux.

b.

Cette semence de Religion, savoir l'espérance
et la crainte, a force de passer par les passions,
les Jugemens, et les différends de l'homme,
a produit ce grand nombre de vices bannis,
qui sont cause de tant de maux et de tant de
révolutions, qui arrivent dans les états. L'homme
est grand devenu, qu'on attache au sacerdoce,
comme on a fait depuis au ministère et aux
charges Ecclésiastiques, flatter son ambition et
l'avarice de ces personnes Toulées, qui profitent
de la simplicité de l'homme, et donnent un si
bien dans leur faible, qu'on les fait en leur posséder
une douce habitude d'encauser le men songe,

Eij.

L'Empire du mensonge établi, les ambitieux
amorcés par la douceur d'être au dessus de leurs
semblables, seussent tâcherent de se le mettre en
réputation, en seignant d'être au dessus de ces
Dieux invisibles, que la vulgaire apprenoit.
Pour mieux seuffir, Chacun se balit à sa
mode, et prit telle licence d'aller multiplier,
qu'on n'en vouloit à chaque pas.

La Matière informe informe du monde
fut appelée le Dieu Cahor, on fit le même
honneur au Ciel, à la terre, à la mer, aux
Cieux, et aux Planètes. on le fit aux hommes,
et aux femmes. on fut phylloin : les oiseaux
et les peysils, le Crocodile, le beau, le chien, -
le lignon, le serpent, le porceau, en un mot
toutes sortes d'animaux et de plantes, eurent la

69
Meilleuse part, Chaque fleur, Chaque -
fontaine, portoit le nom d'un Dieu. Chaque
Maison avoit le sien, Chaque homme, son
genie, enfin tout étoit plein tant de foy, que
de l'our la terre, d'esprit, d'ombre, et de Demy.
ce n'étoit pas assés de foudre de Divinités, dans tout
les lieux imaginables, on eut cru offenser le temps,
le jour, la nuît, la Concorde, l'amour, la paix,
la crédoise, la Contention, la Novelle, l'honneur,
la bestie, la fleur, et la paute, on eut cru
dijer, faire outrage à ces belles Divinités, qui on
perçoit toujours prêts à foudre sur la tête de
l'homme, si on ne leur eut élevé des Temples, et
des autels.

Ensuite on commença à craindre son
propre genie, que quelque un invoquoient
sous le nom de Muse; d'autres sous le nom
de fortune adoroient leur propres ignorances.
Ces-ci babilloient leur débauche du nom de

70. Cupidon, leur Colere du nom de furee. en un mot.
il n'y avoit rien, qui ne portât le nom d'un
Dieu ou d'un Demon.

8.

Les fondateurs de Religions ayant pris garde,
que la base de leurs Impostures, étoit l'ignorance
des Peuples, eurent un grand soin de leur tenir
par l'adoration des Images, où ils feignirent, que
les Dieux habitoient, pour faire tomber sur les
Prêtres, une pluie d'or et de Benefices, que l'on
nommoit des Choses saintes, destinées à l'usage de
ces sacés ministres, afin que nul n'eût l'audace
de prétendre, ni même de s'en toucher.

Pour mieux leurrer les Peuples, ces Prêtres
faisoient les Prophètes et prétendoient parler
dans l'avenir, par un Commerce, qu'ils se vantaient
d'avoir avec les Dieux. Il n'y a rien de si naturel
que de vouloir connaître la destinée. Ces
Imposteurs en étoient très bien informés, pour

Omettre une circonstance si avantageuse a. 71.
leur but. Les uns l'établirent à Delos; Les
autres à Delphes, et ailleurs, on parut des oracles
ambigus, ils répondirent aux demandes, qu'on leur
faisoit. Les femmes même s'en méloient, et
les Romains avoient recours dans les grandes
Calamités aux livres de Sibilles. Les fous
passoient pour Enthousiastes; ceux qui faisoient
de conversations avec les morts, étoient nommés
Necromantiques; d'autres lisoient dans l'avenir
par le vol des oiseaux, on par les entrailles de bêtes.
Enfin le jeu, le mariage, le mariage, un objet ex-
traordinaire, tout leur sembloit d'un bon, ou d'un
mauvais augure. Tant il est vrai que l'igno-
rance deoit telle impression que l'on sent,
depuis que l'on a voulu la lever de l'in-
provaloir.

9.

Les Ambitieux, qui ont toujours été de grands

72. Mais, en l'air de foudres, ont suivi cette route
dans la fondation de leurs Loys, pour obliger
les peuples à s'y soumettre de luy même, et
pour cet effet. ils luy ont persuadé qu'ils les
avoient devenus, ou d'un Dieu ou d'une Déesse.
Quoiqu'il en soit de cette multitude de Dieux,
ceux desquels ils ont été adorés, et qu'on
nomme Payens, n'avoient point de système
général de Religion. Chaque République,
Chaque Etat, chaque Ville, chaque paroisse
avoit ses rites propres, et pensoit de la Divinité
à sa fantaisie. Mais il s'en éleva ensuite
des Législateurs plus vus, que ces premiers
foudres, qui ont employé des moyens plus étudiés,
et plus sûrs pour la propagation, et la
perpetuité de leurs Loys, du culte, des Cere-
monies, et du fanatisme qu'ils ont jugé à propos
d'établir.

Dans le grand nombre l'Arabie en luy

seuls en ont eu l'honneur, qui se sont - 73.
distingues, tant par les genres de loys et de culte
qu'ils ont établi, que par l'idée qu'ils ont donnée
d'une Divinité à leurs Sujets, et la manière
dont ils s'y sont pris, pour faire recevoir cette
idée et approuver leurs loys. Moyse
est le plus Ancien. J'esuy venu depuis
à Navaïlle sur son plan, et en conservant
le fond de ses loys, il a aboli le superstitieux,
et Mahomet qui a paru la dernière sur la Scène
a pris de l'un et de l'autre Religion, pour
composer la sienne; et s'est ensuite déclaré
l'ennemi de toutes les deux. Voyez les
Cavaliers de ces trois Législateurs, examinez
leurs conduites, et qu'on juge ensuite, qui sont
mieux fondés ceux qui les regardent comme de
saints hommes; ou ceux qui les traitent de
fourbes et d'Imposteurs.

Moïse.

Le célèbre Moïse, petit fils d'un grand -
 Magicien *. au rapport de Ruffin Martyr
 eut long le avantage propre à la cendre, tel
 qu'il devint ensuite. Chacun sait que les
 hebreux, dont il devint le Chef étoient une -
 nation de Sages, que le Roy Pharaon Oly 1.
 vint dans son pays en considération des Sages
 *. Il ne faut pas prendre ce mot selon
 l'opinion vulgaire, Car qui dit Magicien
 selon des gens raisonnables entend un homme
 adroit, un habile Charlatan, un subtil
 joueur de gibecière, dont tout l'art consiste
 dans la subtilité et dans l'adresse, et non
 en aucun pacte avec le Diable, comme
 le croit le vulgaire.

qu'il avoit eue de l'un d'eux, dans le temps - 75.
d'une grande famine; il leur donna quelques
terres a l'orient de l'Egipte dans une contrée
fertile en paturages, et pas conséquemment propres
pour leurs troupeaux. pendant près de deux
cent ans qu'ils habiterent cette contrée, ils
se multiplièrent si considérablement, soit
parce qu'étant considérés comme étrangers, -
on ne les obligeoit pas à prendre part dans les
armées de Pharaon, soit à cause de l'indulgence
qu'Osiris leur avoit accordée, plusieurs nations du
pays se joignirent à eux, soit enfin que quelques
bandes d'Arabes furent venues se joindre à eux
en qualité de leurs frères, car c'étoit une
même race. Quoiqu'il en soit, ils multiplièrent
tant, qu'ils ne pouvant plus se contenir dans la
contrée de Gosen, ils se répandirent par
toute l'Egipte, et donnèrent a Pharaon même
II. une juste raison de l'envie, qu'ils ne

76 fussent capables de quelque entreprise. Adieu,
en cas que l'Égypte fut attaquée, comme cela
arrivoit alors assez souvent par les Éthiopiens
les ennemis affidés.

Ainsi une Nation d'état obligée ce Prince
à leur ôter leurs privilèges, et à leur ôter les
moyens de les affermir en les asservissant. Pharaon
ouy II. l'us nommé Rousir à cause de sa cruauté
qui succéda à Memnon, suivit son plan à
l'égard des Juifs, et voulant élever sa
mémoire par l'érection de Pyramides, et en
bâtiſſant la Ville de Thebes, il condamna les
Hebreux à travailler les Briques, à la construction
desquelles la terre de leur pays étoit très propre.
ce fut pendant cette servitude, que naquit
le célèbre Moïse, dans les mêmes années, où
le Roy avoit ordonné par un édit, qu'on jetter
dans le Nil tous les enfants mâles des Hebreux,
voyant qu'il n'y avoit pas de plus sûr moyen de

faiso parir cette fourmilière d'Évangéistes. ainsi 77.
Moïse fut exposé à parir par le canal d'air, en
panier enduit de bitume, que sa mère plaça
dans des joncs sur le bord du fleuve. le hasard
voulut que Thermutis fille d'Okus eût la
promesse de ce colat, et qu'ayant vu le
vis de cet enfant, la compassion si naturelle
à son sexe lui ayant fait prendre la résolution
de le sauver, elle le fit porter à une nourrice
qui en eut tout le bien possible: c'étoit la
propre mère de cet enfant, inconnue à cette
Princesse.

Okus étant mort, Thermutis lui succéda, et
Moïse lui ayant été présenté elle lui fit donner
une éducation, telle qu'on pouvoit la donner
à un fils de la Reine d'une Nation alors la
plus savante et la plus polie de l'univers.
entendu mot en disant qu'il a été élevé dans
toute la science de l'Égypte, et qu'il étoit

78. puisant en paroles et en action, c'est tout dire,
et c'est non, ne pas faire nope comme le plus
grand Politique, le plus savant Naturaliste,
et le plus fameux Magicien de son temps; -
oublier qu'il est fort apparemment qu'il fut admis
dans l'ordre de Druides, qui étoient en Egypte,
ceux-là Druides étoient dans les Gaules. On
ne sauroit dire ni souhaiter davantage.

Ceux qui ne savent pas, quel étoit alors le
gouvernement de l'Egypte ne sauront pas facile-
ment s'apprendre, que les fameuses Dynasties ayant
pris fin, et tout le pays dépendant d'un seul
Souverain, elle étoit divisée alors en plusieurs
Contrées, qui n'avoient pas une très grande
étendue. On nommoit Nomades les gouver-
neurs de ces Contrées, et ces gouverneurs étoient
ordinairement du très puissant Ordre de Pri-
us, qui possédoit près d'un tiers de l'Egypte. -
Le Roi nommoit à ces Nomades, et selon

voit les auteurs qui ont écrit de Moïse, en 79.
comparant ce qu'il en ont dit avec ce que Moïse
en a lui même écrit, on en conclura, qu'il
étoit Nomarque de la Calvaie de Hosen, et
qu'il devoit son élévation à Thémis, à qui
il devoit aussi la vie.

Voilà quel fut Moïse en Egypte, où il eut
tout le temps et le moyen d'étudier les mœurs
des Egyptiens, et de ceux de sa Nation, leurs
passions dominantes, leurs inclinations, et tout
ce dont il se servit dans la suite, pour exciter
la révolution, dont il fut la cause.

Thémis étant morte, son successeur reno-
uilla la persécution contre les Hébreux, et
Moïse étant dechu de la faveur, où il avoit
été, il eut peu de ne pouvoir justifier quelques
homicides, qu'il avoit commis: ainsi il prit
le parti de fuir, et il se retira dans l'Arabie
Petrée, qui confine à l'Egypte, et la haïssant

80. Lazare conduit chez un chef de quelque tribu du
pays, les livres et les talents que son maître -
remarque en lui, lui méritaient les bonnes grâces, et
une de ses filles en mariage.

Il lui à remarquer, que Moïse étoit si mau-
vais juif, et qu'il connoissoit si peu alors le redou-
table Dieu qu'il imagina dans la suite, qu'il
épousa une idolâtre, et qu'il ne pensa pas
seulement à faire circoncire les enfants. Cepen-
dant il lui en pla d'exterminer ceux qui étoient
dans le cas, lorsqu'il fut parvenu à la maîtrise.

Cependant les défauts de cette arabe, qu'en-
gardant les soupçons de son beau-père, il conçut
le dessein de se débarrasser de l'injustice, qu'il prétendoit
que le Roy d'Égypte lui avoit fait, en portant le
voulle et la sédition dans le cœur de ses états.
enquoy il se flattoit de pouvoir aisément réussir,
tant à cause de ses talents, qu'à cause de sa fortune,
où il savoit qu'il trouveroit ceux de sa Nation

deja iusqz contre le gouvernement de ce Mon: 81.
arques, par le mauvais traitement qu'on leur
faisoit souffrir.

Il paroit par l'histoire qu'il a l'air de cette
revolution, ou du moins l'auteur de livres qu'on
luy attribue, que Iethro son beau-pere étoit du
Complot, aussi bien que son frere Adon, et sa
sœur Marie, qui étoient deffz en egipte, et
avec qui il se pouoit faire qu'il entretenoit des
correspondances. Quorsqu'il en soit, on voit par
la suite de ses exploits, qu'il avoit formé un
vaste plan en son Politique, et qu'il s'est mis
en œuvre contre l'egipte toute la science
qu'il y avoit apprise, et l'auxiliaire, la prudence
magis, en quoy il étoit plus habile que tous
ceux, qui professoient le même tour d'adresse, et
qui étoient à la cour de Pharaon. C'est par
ses prouesses qu'il gagna la confiance
de tous de la Nation, qu'il fit lever, et auxquels

82. Les joignirent mille mutins et mécontents, Égyptiens, Éthiopiens, et Arabes. Enfin l'autorité la puissance de la Divinité, les fréquents miracles qu'il avoit avec elle, et la faisant intervenir dans toutes les mesures qu'il prenoit avec les chefs de la révolte, il les persuada si bien, qu'ils le suivirent au nombre de six cents mille combattans sans les femmes, et les enfans, à travers les déserts du désert, dont il connoissoit toutes les routes, et tous les favorable ou dangereux détours. Après six jours de marche dans une pénible marche il commanda à ceux qui le suivoient de consacrer le lendemain à son Dieu par un dépôt public, afin de leur faire accroire que ce Dieu les favorisoit, qu'il approuvoit la domination et que personne n'eût le droit de le contredire. Il n'y eut jamais de Peuple plus ignorant que celui-là, et par conséquent plus crédule. Pour être convaincu de cette ignorance profonde, il ne faut que se souvenir

dan, quel état ce peuple étoit en Egypte, l'art. 83.
que Moïse le fit devolter. ce Peuple Revenant
étoient non seulement Roi à cause de leur pro-
fession civile et Chanceliers, mais aussi prestres,
astrologues, et employés aux travaux Egyptiens.
C'est au milieu d'une telle populace qu'il ne fut
pas difficile à Moïse de faire valoir les talents,
et les artifices. il leur fit avoiser que son Dieu
qu'il nomme quelque fois simplement un Ange
le Dieu de leurs Pères lui étoit apparu, que c'étoit
par son ordre, qu'il venoit leur enlever le pouvoir,
qu'il l'avoit choisi pour les gouverner, et qu'il
seroit le Peuple choisi en faveur de ce Dieu,
pourvu qu'ils eussent ce qu'il leur devoit de sa
part. il joignit à ces exhortations de la
part de son Dieu l'usage adroit de ses prestiges,
et de la connoissance qu'il avoit de la Nature,
et confessoit ce qu'il leur avoit dit, par ce qu'on
appelle des prodiges, capable de faire tout.

84. quel qu'il soit, beaucoup d'impression sur la Pope
place. On peut remarquer surtout, qu'il eut
avoir trouvé un moyen sur de tenir ce peuple
soutenu à l'ordre, en lui faisant croire, que Dieu
étoit lui même leur conducteur, de nuit en colonne
de feu, et de jour en nuée. Mais aussi on peut
prouver, que c'est là la fable de la plus
grossière de ces fables, et cependant celle
dont il se servoit le plus longtems. il avoit appris
pendant le séjour qu'il avoit fait en Arabie, que
comme ce pays étoit vaste et inhabité, c'étoit la
coutume de ceux, qui voyageoient par troupes, de
prendre de nuit, qu'ils conduisoient la nuit par
la main d'un bédouin, que longtems de la
caravane pouvoient se servir, et par conséquent
ne se pas égarer. cette coutume étoit en usage
chez les Médes, et chez les Assyriens, et elle ap-
porta naturellement. Moyse l'apprit, et il fit
passer pour un miracle et une marque de la

protection de son Dieu. qu'on ne m'en croie pas, 85.
quand j'idi que c'est un fourbe, qu'on en croie -
Mozé les memes, qui au C. 10. de Nombres. C'est au
29. j. jusqu'au 33. qu'il son Beaufrere hobab.
de venir avec les Israélitz, afin qu'il leur montrât
le Chemin, parce qu'il connoissoit le lieu, où ils
pourroient camper dans les deserts, et que l'Anger
fait descendre l'air par des influences vertueuses,
que par de belles promesses, d'en passer les abando-
ner, ils partissent de la montagne d'el Sinaï.
ceci est demonstratif. car si c'étoit Dieu, qui
marchoit devant Israël nuit et jour en la nuée
ou en la colonne de feu, pourroient ils avoir un
meilleur guide: cependant voilà Mozé, qui
exhorte son Beaufrere par les motifs les plus
pressans d'el intérêt d'el service de guide, et de
ne le point quitter. donc la Colonne de feu,
ou la nuée n'étoit Dieu que pour les Payens
credules, et non pour Mozé, qui sachant ce

86. qui en étoit leu faisoit neantmoins acroire, -
que l'état du bon Dieu le tenoit personnellement
dans ce feu et dans cette fumée.

Les différents Compilateurs d'histoire, qui se voyent
en les Rabbin ont fourvoyés dans le livre de Moïse
sur ce sujet de même que sur plusieurs autres
découvrent tellement la fausseté des prétendus
miracles, qui y sont rapportés, qu'il suffit d'en
examiner quelques circonstances, pour être
convaincu, que ce ne sont que des prestiges, et des
supercherises rapportées fort souvent d'une manière
si contradictoire et si embrouillée par divers
Pleoneumes ou répétitions superflues, qu'il est
étonnant, que ces fourberies aient voulu craindre
passer les Juifs, et passer jusques dans le Christianisme;
d'autant que les gens de bon sens n'ont qu'à jeter
des yeux sur le endroit, où ce prétendu miracle
miraculeux leur décrit, pour être parfaitement
convaincu de l'impossibilité de Moïse, et de l'affaire.

on bêtise de ces compilateurs, qui ont fouleu - 87
impudemment quantité de preuves évidentes,
de ces faux miracles, comme par exemple dans le
Ch. 19. d'Exode. vers. 21. 22. on le dit que
c'étoit un ange de Dieu, qui marchoit devant les
Israélites, pour les guider tout la nuit & le jour.
et cela est encore répété dans le Ch. 22. vers.
24 du même livre, et dans le Chap. 33. vers. 2,
d'où il est si manifestement, que ce n'étoit
pas Dieu lui-même, quoique Moïse l'ait assuré
dans les endroits de ses écrits rapportés ci devant
et fait accorder à toute la nombreuse Popu-
lace, qui le suivoit dans l'Arabie.

Si l'on me demande, comment il étoit possible
que non seulement les ignorants d'alors ce-
dassent, mais aussi les plus éclairés d'alors le Ch. 19.
de Nombres & Israël ne découvrirent pas les fautes
dont Moïse se levoit, on ne peut pas capables
de les presser voir que ce qu'il y avoit en lui de plus

84. extraordinaire ou merveilleux n'étoit point humain, de sejour sans aucun delours, que si plusieurs circonstances des démarches de ce Chef, ou principales actions d'Israel spécifiées dans le livre de Moyses ne fournissent pas, des preuves aussi évidentes, que la soit celle, qu'on s'ouvre de leur conviction pour lui, et de leur intérêt propre, qui étoient inséparables de bien, les obligeant à le secourir aussi bien dans les viles, que dans les plus grandes des villes, comme cela paroit surtout dans la conduite, qu'Aaron et Johai ont tenu à son égard, après en avoir été favorisés par d'intimes confidences, et de emplois non moins honorable qu'importants.

Il n'est pas difficile à concevoir que son habileté pour les opérations extraordinaires de la magie naturelle, pouvoit tellement obliger les plus clairvoyants d'entre les Juifs, qu'ils ont attribué à Dieu même, ce qu'il ne provenoit que de quelques

castifis, où il n'y avoit rien, qui ne fut entièrement
Philique et Naturel. 89.

Tel étoit par exemple ce merveilleux phéno-
mène de la lumière, qui brilloit sur la face
de Moïse, quand il descendait de la Montagne
de Sinaï et en apportait les deux tables de la loi.
La peau de son visage resplendissoit avec tant
d'éclat, qu'il étoit effrayé les enfans d'Israël, par
cette lumière, n'osant pas s'approcher de lui.
elle couroit tellement la peau de sa face, -
toute la fois qu'il sortoit du Tabernacle d'assignation,
que pour dissiper la crainte qu'elle causoit à
tous ceux qui le voulaient regarder, il mettoit
un voile sur son visage, et leur disoit, qu'il
venoit de parler à Dieu face à face, comme
un homme parle à son ami. après qu'il
leur avoit dit et commandé tout ce qu'il devoit
bon de leur croire sur le nom de C. P. éternel;
il devoit ensuite la face, quand il le venoit

90. Dans la Tabernacle, pour, confesser de temps en temps
avec ce Dieu si familier, qui lui communiquoit -
cette lumière, que tous les Israélites croiroient
être lumineux.

Cependant on ne voit rien de miraculeux en
cela, puisqu'il est très certain, qu'un sel tiré de
l'urine et calciné divers fois selon l'art-
spagérique devient un Phosphore, dont Moyse
et Aaron, de même que ces habiles Chimistes -
orfèvres, et autres ouvriers, qui firent les Vases
de fonte, pour l'usage du Tabernacle n'ignoroient
pas la composition, qui en est beaucoup plus facile, que
de rendre l'or potable, comme celui du Beau-
dior, que Moyse fit boire aux Israélites, qui
avoient rendu un Culte divin à cette Idole.

Mais, quoiqu'on ne sache pas indubitablement
en quel temps, en quel lieu, ni par quelle personne
ce Phosphore fut composé, il est au moins très
certain, que cette matière saline et fulgurante,

qui produit une lumière très brillante, et aussi
une fumée très épaisse, quand elle est réduite en
liqueur, étoit en usage parmi les anciens Juifs.
Comme la démonstration évidente l'en
trouve dans le liv. 2. des Machabées, au Chap. 1.
depuis le verset 18 jusqu'au 23. où il est rapporté
que quand Nabémie eut fait bâtir le temple
en l'année, les Juifs voulant célébrer la fête
du feu sacré, qui avoit été caché au fond d'un
puits par les sacrificateurs, qui vivoient lorsque
leurs Pères furent menés captifs en Perse, il
commanda aux descendants de ces sacrificateurs
de l'aller chercher, mais que n'ayant trouvé que
de l'eau fraîche, au lieu de ce feu, ils la tirent
de ce puits, et que les bois ayant apportés, il
ordonna aux sacrificateurs de la répandre sur
le bois de l'autel, et sur ce qui étoit dessus: -
après que le soleil qui jusqu'alors avoit été couvert
d'une nuée s'éclaircit, et le feu s'alluma au

92 grand etonnement de toute l'assemblée.

Il ne faut avoir que la moindre connoissance
des effets que produisent les Phosphores solides, ou
liquides, qui sont devenus maintenant fort
communs, pour demeurer convaincu, que ce feu
sacré de Nahémie n'étoit qu'une matière
bitumineuse, dans laquelle le sel résineux, et
les autres ingrédients du Phosphore, qu'on a voit
cachés depuis long temps, étoient conservés de la
même façon, qu'ils se conservent encore aujourd'hui,
et par conséquent, ce feu que les Juifs firent si
étonné, devoit allumer par le moyen de cette
eau grasse, exposée aux Rayons du soleil, n'avoit
rien de surnaturel ni de miraculeux, non plus
que celui dont Elie se servoit pour faire accourir
que l'éternel l'exaucer, et que les quatre cent
cinquante Prophètes de Baal, et les quatre cent
Prophètes de Baccus étoient de Imposteurs: mais
quels seul étoit un vrai Prophète. Cependant

93.
Son prestande feu Celeste, qui donna occasion à
cette populace de Massawar lors ces prophètes, -
n'étoit qu'un Phosphore artificiel, comme celui
qui paroittoit sur la peau de la face de Moïse;
puisque les Chimistes de nosse siècles en ont eue
aujourd'hui à divers Curieux, qui l'ay eue aussi
Rasile Charlatan, que l'étoit ce Législateur
politique en fourbe, rendent leurs visages, & leurs
maing et toute les autres parties de leurs corps, aussi
lumineux, que le sont les Charbons bien allumés;
lors que pour cela ce feu se brûle en aucune
manière, non plus que les autres sujets, auxquels
on l'applique en les humectant ou frottant avec
du Phosphore pour le rendre lumineux.

Voilà beaucoup plus de preuves en de vant, qu'il
ne faut, pour démontrer incontestablement que
les opérations les plus merveilleuses de Moïse, et
ce qu'il a fait passer pour de grands Miracles et
pour de prodiges de la puissance de son Dieu

94. où de l'Éternel n'étoient que des tromperies, qui ont
donné lieu à d'autres prestiges, comme celui-
ci de la nuée qui s'élèveoit à la porte du Taber-
nacle d'affignation, et celle dont la sanctuaire
du premier temple de Jérusalem étoit continuel-
lement rempli au grand étonnement de
ceux, qui croient que c'étoit un signe évident,
que l'Éternel étoit personnellement dans ce
lieu qu'ils appeloient le saint, à cause de ce
phénomène, qu'on voit bien n'avoir été qu'un
faux miracle et un signe trompeur.

C'est neantmoins sur ce fondement qu'on a dans
la suite établi les plus grands mystères du Christiani-
sme: comme par exemple, ceux que tant
de commentateurs et d'interprètes se sont imaginés,
qu'il y avoit dans ce voile, dont Moïse couvroit
sa face vaissante, et sur quoi l'Apôtre dit,
gentils a dit le même. Nous ne sommes pas
comme Moïse, qui mettoit un voile sur sa face,

afin que les enfans d'Israel ne regardassent point 95.
à la Confirmation de ce qui devoit prendre fin.

Ces pauvres malheureux furent seduits par le
moyen de ces prestiges, et de plusieurs autres, qu'ils
croient estre de vrais miracles, faute de connoître
les causes naturelles, où les chercher, que nous
pourrions facilement démontrer, si Moïse n'au-
oit pas déclaré dans les propres escrits, que les
magiciens experts d'ayr le même, de vent, et d'astres
quelques, faisoient des prestiges de la même nature,
que les siens, excepté quelques uns, dont les matières
ne se trouvoient pas bien préparées, on peut estre
leur manquant pour les produire, Comme
par exemple quelques insectes; puisque ces
magiciens s'avoient faict des serpents, qui furent
devorés par ceux, que Moïse fit aussi d'une
verge comme la leur. Car si ceux là n'eu-
ssent esté que des fantômes, ceux si n'auvoient rien
devoré, mais seulement des ombres de quelques

96. Objets représentés de la manière qu'on peut voir
dans les lanternes magiques.

On il résulte que celui qui sait faire un
serpent, qui en devore un autre, et multipliés
on faire éclore la semence des poux, on de
quelques insectes, dont un autre nage en la
précaution on le temps de se même, ne produit
rien, qui démontre que ces opérations sont
sur-naturelles, et que son génie ou son Dieu est
plus puissant, que celui dont le serpent est devoré.
Car il ne faut qu'en pendre son sens, pour
connoître que si la peau d'une grosse anguille
peinte d'une couleur de bois, on de laize, seroit
d'étui à un serpent de la même grandeur, il
en devoreroit facilement un plus petit que lui;
s'il on le tiroit adroitement de ces enveloppes, on le
verroit lui faire l'autre, quand il se voit
jeté à l'eau: après quoy celui qui auroit devoré
l'autre plus petit, pourroit être remis adroitement

97
dans cette grosse peau d'anguille, par un tour
de jesse passe, que j'ai faite à un joüeur de
goblet, qui s'offroit ensuite en balon à la
place de cet chui; de cette sorte que les plus
clairvoyans ne s'en apercevoient pas, non plus
que de la manière à laquelle il faisoit plusieurs
autres choses bien plus étonnantes, dont il fut obligé
d'apprendre le secret à des Magiciens, qui lui en
faisoient punir comme sorcier, s'il n'eut par decouvert
les moyens naturels, dont il se servoit pour faire
les admirables & les prodiges, qui publioient que
c'étoient des effets miraculeux ou diaboliques.

Les personnes judicieuses & mieux éclairées, que ne
l'étoient ces gens là, pensoient faulxement connaître
par tout ce qui venoit d'être décrit & prouvé -
touchant les prestiges & les sorciers, que Moïse
s'en étoit servi pour conduire le peuple d'Egypte,
Hugues & malvants en Egypte, où il venoit leur
annoncer que l'éternel leur avoit envoyé pour les

98. *Delivres de leur Captivité.*

Ces pauvres malheureux ainsi réduits furent
rapidement adoptés par le maître des Champs,
à ce qu'on le dit, au fort d'une dure et
concrète servitude, applaudissant à Mosse, et
juraient de lui obéir. Son autorité était ainsi
confirmée il songea à la perpétuer, et pour
pretexter d'établir un culte divin, ou du Dieu
suprême, dont il se disait le lieutenant: et il
fit souffrir et les enfants Césars du Palais Royal
qu'il fit construire sous la forme d'un grand
Pavillon, où le Black se vendait aux Rois de la
ville et de la province du Bengale; à qui il
faisait accorder que son Dieu manifestait là par
le Black tout ce qu'il exigeait de cette nation.
Ensuite il continua les prétendus prodiges, dont les
simples étaient éblouis, quelques uns étourdies,
mais qui faisaient pitié à ceux qui étaient pen-
sants, et qui lisaient à travers les impostures.

Ainsi quelque ridicule que fut Mozès, et quelques
 bouz lours qu'il lui faisoit; il eut eu de la peine
 à se faire obéir, s'il n'avoit pas eu la force
 en main. La foudre l'aylant ainsi ayant vaine-
 ment vaincu.

C'est pour avoir par deses l'is ce moyen assuré
 de se maintenir contre les clairvoyans, qu'il
 commença par mettre dans son parti tous ceux
 de sa tribu, en leur donnant toute la charge de
 confiance, et en les exemptant de la plus part
 des travaux. ensuite il leur donna des talens
 entre les autres tribus, dont l'un prenoient parti
 pour les autres tribus: en fin il mettoit ad-
 ditionnellement dans les intervalles ceux, qui paroissent
 les plus éclairés, soit en les admettant dans la
 confiance, soit en leur donnant des marques
 de distinction.

Après cela lorsqu'il se trouva quelques uns de
 ces gens, qui avoient le courage de les reprocher

La mauvaise foi, que l'on a faussement appelée de
Justice et d'équité il l'étoit emparé de tout, et
quel autorité souveraine étoit attachée à son
lang, de manière que personne n'avoit plus droit
de prétendre, et qu'il étoit enfin nommé le
Seigneur des Tyrans.

Dans ces occasions Mozès en usage Politique
perdoit ces efforts forts, et ne parvenoit aucun d'eux
qui flammèrent son gouvernement. Le moyen
qu'il employa pour examiner Cadé et les Conpe-
titeurs bien loin d'être un châtiment miraculeux
d'Al Phaul, n'étoit que l'effet d'une mine souve-
raine, qui bouleversa leurs tentes, et couvrit de
laves tous ceux qui étoient dedans: comme il
arriva souvent aux gens de guerre, qu'on fait
engloutir par des fourneaux, ou autres artifices,
devant les places assiégées. Car si le Seigneur
Où le tout sage et tout puissant avoit fait
entrouver la terre, pour y ensevelir ces prétendus

Rebelle, la divine providence n'en avoit pas - 101.
laissé échapper, autant qu'il s'en trouva dans le
denombrement fait après ce désastre, dans
lequel furent aussi enveloppés des innocents,
pendant que Trelophéas, qui étoit un de ces
mécontents, en fut exempt; quoiqu'il persister
dans leur opinion jusqu'à la fin de sa vie.

May considérez encore d'autres preuves incontestables, et
encore plus évidentes de la mauvaise foi, des
Imposteurs, et des injustices de Moyse, en ce que
pendant quarante ans il dévint l'oy de fausse
prétexte dans les deserts, de l'Arabie tout ce grand
nombre d'Israélites, qu'il avoit induit à sortir
de l'Egypte, en les fit périr injustement: Comme
cela se trouve démontré par cette déclaration
qu'il leur fit et qu'on peut voir de la Ch. 14 du
livre des Nombres. Ces enfants se voyant périr
dans le desert pendant 40 ans, selon le nombre
de jours, auxquels l'on avoit espéré le pays de-

102. Canaan, à savoir 40 jours, Chaque jour pour
chaque année, a ceux qui ont murmuré, et
la leur assemblée contre Moïse leur Consumés
en ce desert ici. et de fait le personnage, -
que Moïse avoit envoyé pour espier le pays,
et qui étant retournés avoient fait murmurer
contre la toute l'assemblée, mis en avant
des Choses mauvaises et diffamatoires de ce pays là,
C'est pourquoy le feu de l'éternel s'alluma
contre eux, et ils moururent. Pour ce horrible
châtiment ne fondé que sur une fausse
accusation, que Moïse intenta contre ces
espions, sur ce qu'ils ne voulaient pas mentir,
et cacher aux Israélites, qu'il leur seroit difficile
de s'emparer de la Palestine, tant à cause
qu'ils avoit de grandes villes murées, que parceque
les habitans de ce pays là étoient en grand
nombre, fort robustes, et d'une taille de Géants.
Cette Relation qui étoit sincère et véritable

abatit le courage de Israélites, quoique les Épions. 103.
leur montrassent le pays fertile et autres beaux-
fruits, qu'ils avoient appelé de cette manière,
qu'ils disent être de couleuvre, de lait et de miel.
Cependant les autres circonstances de leur rapport
ayant déplu à Moyse, Caleb et Josué, qui-
étoient du nombre de douze Épions, encoura-
gèrent ces mêmes Israélites, en leur disant qu'ils
y étoient les plus forts; et ce fut à cause de cela
que Moyse leur donna dans la suite les
principales charges, dont il s'étoit rendu le
maître, et qu'il fit peindre les autres Épions sincères,
et tout le peuple qu'ils avoient encouragé.

Ce procédé étoit d'autant plus injuste, tyran-
nique et insupportable, qu'il leur fit à force
les Israélites non seulement à supporter, comme
de plus en plus une infinité de misères dans ces déserts
arides et stériles, et de la partie, mais aussi
à continuer à porter les armes jusqu'à ce qu'ils

104. eussent détruit une puissante Nation, or Conquie
toutes les places fortifiées, nonobstant tout ce que les
Espions de ces menes Israélitz venoient de deus
decouvrir touchant les obstacles invincibles, qui se
vencontrevoient dans l'exécution de cette entreprise,
au sujet de laquelle il est bien evident, que
Moysse n'avoit pas raison de vouloir obliger les
douze Tribus d'Israel à suivre, plutôt ~~que~~ les
union de deux Espions de son parti, que le
sentiment de dix autres plus desinterezzés, et
aussi bien informez que ceux là, du fort et du
foible des villes et de la Nation, que Moysse
estoit mis en l'ete de subjuguer, malgré toutes
les remontrances contraires de presque tous les
Chefs de ces douze Tribus, puis qu'il en avoit dix
qui s'y opposoient, et qui n'estoient pas des Espions,
comme ceux des armées du passé siècle; -
mais des hommes judicieux et experts dans les
affaires du gouvernement militaire, que les

Milleirs d'Israëlitz avoient choisiz, pour leurs 105.
deputés, suivant le Conseil de Moysé, qui les
envoya en Canaan, et par consequent il devoit
se tenir à leur rapport; mais ne le trouvant
pas favorable à sa entreprise, il mit en œuvre
tout ce que sa Politique luy suggera de plus
violent, pour detruire ceux, qui ne le suivroient
pas, la seconde, et pour faire obéir par la
crainte de chastiment ceux qui luy parussent
le moins capable de luy résister.

Avec ces precautions et en sollicitant ces sup-
plices du Nom de vengeance Noirs, il le rend
toujours absolu, et pour finir dala manière
qu'il avoit commencée, ce l'a dire en force, et
en Impulsion, il choisit un genre de mort
extraordinaire. Car il se précipita dans un
abyssme, qu'il avoit trouvé d'une solitude,
où il se retiroit de temps en temps pour pré-
ceptes de Confesses avec son Dieu. il choisit

106. ces autres de la Montagne de Nabo dans
le pays de Moab pour son tombeau, afin que
son corps ne se trouvant plus, on crut que son
Dieu l'avoit enlevé, ou enlevé, et par l'espé-
rance qu'il en avoit été fait Chevi, en faveur de.
Mais il paroit au contraire, par le livre du
Deuteronomie, qui lui est attribué par les Juifs,
et par les Chrétiens, que la ville de la mort
l'Éternel étoit couronnée au dernier point -
C'est-à-dire au sujet des affaires des Israélites,
il lui défendit de n'en plus parler plus à l'avenir,
et que de puis ce temps là on ne la plus en,
et que personne n'a voulu son sépulcre. Sur
quoi l'Apôtre Jude rapporte au Cor. 9 de son
Épître, que le Diable couronné avoit son corps,
C'est-à-dire Michel qui s'opposoit, n'osa pas
prononcer une sentence de Malédiction -
C'est-à-dire : d'où l'on peut inférer que la
présentation que le Démon avoit sur le corps

de Moïse, n'est pas encore descendu. Mais 102
quoiqu'il en soit on voit bien qu'il n'y a pas en
moins de fourberie dans la mort d'Agrippa, et
la sépulture faite en cachette, que dans
les autres impostures.

Il n'ignoroit pas que la mémoire de
Salvador, qui l'avoient précédé étoit en très
grande vénération, quoiqu'on eût trouvé leurs
sépulchres : Mais cela ne suffisoit pas, pour
contenir une ambition comme la sienne.
il falloit pour cela, qu'on les regardât com-
me un Dieu, sur qui la mort n'eût point
de puissance. à quoi tendoit ce qu'il avança
lors qu'il commença à regner, qu'il étoit
établi de Dieu, le Dieu de Pharaon. Elie
à son exemple ; Osiris administration d'Elie
et lors ceux qui ont eu la sottise vanité d'Elie
ou de ceux qui ont caché les temples de leur mort,
afin qu'on les crût immortels.

Pour devenir aux législateurs, il en a point
 en, qui n'ont fait descendre leurs loys d'une
 Divinité, ou qui n'ont taché de faire croire
 qu'ils étoient eux mêmes fils d'hommes.

Numa ayant goûté le douceur de la solitude
 eut peine à la quitter, pour le thône de -
Romulus: mais si Cozant forcé par les acclamations
 du peuple, il profita de la devotion des
 Romains, leur insinua qu'il conversoit avec les
 Dieux, et que s'ils le voulaient pour Roy, il
 deviendrait leur sauveur & observateur de loys & des
 institutions Divines, qui lui avoient été dictées
 par la Nymphe Egera. Alexandre
 vouloit passer pour fils de Jupiter ... Seslès
 prétendait venir de la naissance du même Dieu
 et de la vierge Danée: Platon, d'Apollon et
 d'une vierge: ce qu'ils croioient pour eux,
 à cause que les Egyptiens soutenaient que -

L'esprit de Dieu pouvoit engrosser une femme, 109.
Comme le vent, une Cavalee Ibarienne.

12.

Jesuy - Christ.

Jesuy Christ qui n'ignoroit ni les maxims, ni la science des Egyptiens, dans les pays desquels il avoit demeuré quelques années, se sentoît à propos de cette opinion, la croiant propre pour le dessein qu'il meditoit.

Considerant Combien Moysse s'étoit rendu celebre, parcequ'il avoit fait passer pour divins les loys qu'il donna aux Egyptiens ignorans et credules, dont il se rendit enfin maître absolu; il en treuvoit de batus sur ce fondement, et se fit suivre par quelques idoles, auxquels il persuada que le S.^t Esprit étoit son pere, et sa mere, unel'ange. Les bons gens accoutumés à se payer de songes et de reveries donnerent dans le sentiment, et le suivirent tout ce qu'il voulut,

D'autant plus volontiers, qu'une naissance au dessus
 du commun étoit inouïe parmi eux. Ce ne né-
 d'un mariage par l'opération d'un Esprit étoit à
 leur égard quelque chose de plus, que ce que
 étoient les Tartares de leur Cingis-cham, dont
 une brèche fut aussi la cause, mais que celles
 n'avoient conçu que par le rayon du soleil. cela
 arriva dans un temps, que les Turcs l'avis de
 leur Dieu, comme il l'avoient été de leurs Juges,
 en couleur avoit un visible, ainsi que les
 autres Nations. Comme le nombre des Sols est
 infini, il n'avoit des Sectateurs pas tout, mais
 son extrême pauvreté étoit un obstacle insur-
 montable à son élévation. Les Phariséens, tantôt
 d'avis de la hardiesse d'un homme de leurs Sectes,
 tantôt jaloux de son audace, le de guérison,
 et l'élevaient selon l'humeur incertaine de
 la populace. ainsi quelque bruit, qui
 couroit de sa Divinité, il étoit impossible.

étant deviné, comme il étoit, que son dessein - III.
pour réussir. quelques malades qu'il guérît, quelques
morts qu'il résuscitât, n'ayant ni argent, ni
armée, il ne pouvoit manquer de réussir.
Mais avec cette précaution il, a l'apparence
qu'il n'eût pas moins bien réussi, que Mojse,
Mahomet, et ceux qui ont eu l'ambition de
s'élever au dessus des autres. S'il a été plus malh-
eureux, il n'a pas été moins adroit et quelques
endroit de son histoire font voir que le plus grand
pécché de sa Politique est de n'avoir pas assez
pourvu à la levée. Du reste j'en vois pas
qu'il eût plus mal pris ses mesures, que ces deux
autres législateurs, dont la mémoire est dem-
eurée l'arbitre de la Crainte de tant de peuples
différents.

13.

De la Politique de Nosy Christ.

Si il n'est pas exemple de plus subtil, que ce

H.

112. qu'il se parut au sujet d'une femme soupçonnée en
Adultere. Les Juifs l'ayant demandée, si on
luy devoit cette misérable, elle ne répondit
positivement Oui, ou Non, pas où il sembloit
par la piéce que les ennemis luy tendoient, la
negative étant disclament contre. La loy;
l'affirmative le convainquant de rigueur et
de cruauté, ce qui luy eut aliéné l'esprit, au
lieu d'être de répondre, comme on fait une
ame commune: que cels, dit-il, qui est sans
peché luy jette la première pierre. réponse
adroite, et qui marquoit la présence de son
esprit. une autre fois étant enquis s'il étoit
permis de payer le tribut à Cesar, et voyant
l'usage de Deince sur la piéce de Monnoye;
qu'on luy presentoit, il éluda la difficulté, en
répondant qu'on eut à payer à Cesar ce qui
étoit à Cesar, et à Dieu ce qui étoit à Dieu.
La difficulté consistoit en ce qu'il lui rendoit

criminel de l'empereur, il nioit que cela fut
passé, et quand on lui qu'il l'étoit, il venoit
à l'ordre de Mozz, ce qu'il vouloit dire, qu'il ne
voulait pas faire, tant qu'il se sentoit trop faible,
bien qu'il l'ait revu depuis, lors qu'il se fut
rendu célèbre, et qu'il eut le pouvoir de faire
impunément: à l'exemple de Princes, qui
promettent de confirmer les privilèges de leurs
sujets, pendant lesquels puissance n'est pas encore
bien affermie; mais qui se moquent ensuite,
lors qu'ils le voient bien établi. Quand Les
Pharisiens lui demandèrent de quelle autorité
il se mettoit à instruire et à corriger les
peuples: d'abord entrant dans leurs pensées, qui
ne tendoient qu'à les convaincre de mensonge,
soit qu'il répondit, que c'étoit d'autorité humaine;
parce qu'il n'étoit point du sacré Collège
lévitique; soit qu'il se contentât de prêcher par
ordre express de Dieu, la doctrine étant opposée

114. à l'eloy de Moyse. Pour l'estiver de ces embarras,
il l'avertit de les embarras sur mesmes, en leur
demandant au nom de qui il croient que Jean
Baptiste. Les Pharisiens qui l'opposaient pas-
politique au baptême de Jean, le fusent condamné
eux mesmes, en avouant qu'il étoit de Dieu; Mais
ne l'avouaient pas, il l'opposaient à la rage de
la populace, qui s'imaginait le contraire, pour
celui de ce mauvais pas, il répondirent qu'ils
n'en savaient rien: à quoy Jesus desligna,
qu'il n'étoit pas aussi obligé de leur dire, pour-
quoy, ni au nom de qui il prêchoit. il étoit si
defensé et si circonspéct d'expliquer ce qu'il répondait
aux demandes qu'on lui faisoit, que bien loin de
déclarer prudemment les bulimens, il eludait
presque toujours, ce qui aboutissoit, à les lui faire
découvrir. Ce fut en suivant les maximes
d'un silence Politique, jusqu'à la fin de sa vie,
qu'il ne voulut pas même dire un seul mot

à Pilate, lui les interrogea, qu'il les faisoit tou = 116.
chant les divers accusations, que les Juifs avoient
inventé contre les, pour obtenir que ce gouverneur
Impérial le condamner à la mort infame de
la Crucifixion. il eut mieux la souffrir.
que de satisfaire aux demandes de Pilate, qui
l'ayant sommé au nom du Dieu vivant, de les
déclarer, s'il étoit le Roy des Juifs, Jeshu les demanda
s'il disoit cela de son mouvement propre, ou si
les Juifs les avoient dit? Mais le Royeur forcé
à satisfaire à cet interrogatoire, qui étoit le prin-
cipal de tous ceux que Pilate les avoit fait.
il déclara enfin que si son Royaume eut
été de ce monde, ces gens auroient combattu
afin qu'il ne fut pas livré aux Juifs, mais
qu'il n'avoit pas encore le Royaume, que
rien son Père les donneroit en un autre temps,
et que Pilate n'avoit en aucun pouvoir sur les,
s'il ne les avoit pas été donné d'en haut.

Telles étoient les défauts adroits & spirituels du
 destructeur de l'ancienne Loï, & du fondateur de la
 nouvelle. telles étoient les semences de la nouvelle
 Religion, qui fut bâtie sur les ruines de l'ancienne;
 où pour dire les choses d'un esprit de finesse, & d'un
 art plus divin, que dans les autres sectes, qui
 l'ont précédée. Son fondateur, qui n'étoit pas
 tout à fait ignorant, voyant les vices & les corruptions
 de la République des Juifs, la pressa proche de sa
 fin, & ceux qui venoient de voir de la
 corréption. La crainte d'être prévenu par des plus
 ambitieux que lui, le fit hâter de s'établir par des
 moyens tout opposés à ceux de Moïse. celui-ci
 commençoit par se rendre terrible & formidable
 aux autres nations; Jeshu-Christ au contraire
 les attira à lui par l'espérance de avantages de
 l'autorité, qu'on obtenoit, & soit il, en voyant
 en lui: et au lieu que Moïse ne promettoit que

de biens temporels pour l'observation de la Loi; - 117.
Jesuy Christ en fit espérer qui ne finiroient point.
Les loys de l'extérieur ne regardent que l'extérieur, celles
de l'intérieur vont jusqu'à l'intérieur, louant et
blâmant jusqu'aux pensées, et prenant en tout
le contre-pied de la loi de Moïse.
Donc il
s'ensuit que Jesuy Christ fut avec Ariote, qui
est de religion et de pays, comme des autres
individus, qui s'engendrent et se corrompent, et
que comme il ne se fait rien, que de ce qui s'est
corrompu, nulle loi ne succède à l'autre, qui ne
lui soit toute opposée. Or parce qu'on a de la peine
à se résoudre à passer d'une loi à une autre,
et qu'on s'y fait de plus en plus difficile, à
obéir aux matières de Religion, Jesuy Christ
à l'imitation des autres Novateurs en Vain
aux Miracles, qui ont toujours été le motif
des ignorants, et le prétexte des Ambitieux.

Par ce moyen le Christianisme étoit fondé, et
 J^{es}us-Christ profitant des défauts de la Politique
 de Moys^e ne v^eu^loit en nul endroit li remuer,
 que dans les mesures qu'il prit, pour rendre la loi
 éternelle. Les Prophètes Hebreux pensoient faire
 honneur à Moys^e, en prédicant un successeur,
 qui les rassembleroit, c'est à dire un Messie grand
 en v^ertu, qui porteroit en bien, et les villes à ses
 ennemis: et cependant leurs Prophetes ont
 produit un effet tout contraire. quantité
 d'ambitieux ayant pris de là occasion de se
 dire les Messies promis, ce qui a causé des
 revoltes, qui ont duré jusqu'à l'entière destruction
 de cette République. J^{es}us-Christ plus adroit
 que les Prophètes Moïsaïques pour couper racine à
 ceux qui s'élevoient contre lui, a prédit qu'un
 tel homme seroit le plus grand ennemi de Dieu,
 le delié du Démon, et le plus d'horreurs, les vices,

119
aussi bien que la desolation du monde. après
ceux éloges, il n'est, à mon avis, personne, qui
voudra s'aviser Ante-Christ; et j'en serois pas
qui on puisse trouver de meilleur lever, que celui-là
pour éterniser une loi; bien qu'il n'y aye rien de
plus fabuleux, que le bruit que l'on fait courir
de ce qu'on a vu Ante-Christ. St. Paul disoit de
son vivant, qu'il étoit déjà né, par conséquent, que
on étoit à la veille de l'avènement de Jesus-Christ.
Cependant il y a plus de deux cents ans, depuis
la prédiction de la naissance de ce Seigneur, -
sans que personne en aye ouï parler. J'avoue -
que quelques-uns ont approprié ces paroles à Elion
et à Cervinthus, deux grands ennemis de Jesus-Christ,
parce qu'ils combattoient la prétendue Trinité;
mais on peut dire, que si cette interprétation
est conforme au sens de l'Apostre, ce qui n'est pas
vraisemblable, ces paroles désignent d'ailleurs les Juifs
une infinité d'Ante-Christ, n'y ayant point de

120. Croyez savants, qui croient blesser la vérité, en
disant, que l'hypocrisie de Jesuy Christ considérée
comme la messie, que l'aveu de Prophètes ont
fait espérer aux Juifs est une fable, et que sa
loz n'est qu'un titre de raverie, que l'ignorance a
mis en usage, et que l'intérêt en a étendu.

16.

On prétend néanmoins qu'une Religion, qui
subsiste subsiste sur des si faibles fondements est
toute divine et surnaturelle, comme si on ne
savait pas, qu'il n'y a point de gens plus propres
pour donner cours aux plus absurdes opinions, que
les femmes et les Idiots. C'est par là, que
Jesuy Christ n'eut point de peine à avoir de disciples
bien éclairés, et à mettre des savants à la suite.
Car ceux là ne comprennent rien à ce qu'il
disoit, non plus que la populace qui ne savait
ce que c'étoit que la loz, et qui ne le suivait pas à
cause des miracles qu'on lui attribuoit, mais par

ce qu'il leur donnoit du pain à manger. il affectoit 121.
même de parler un langage si obscur, si ambigu,
si equivoque, et tellement embrouillé, qu'aucun
de docteurs, de doctes, ni de gouverneurs ne fit cas
de ce qu'il disoit, ou que ses parabolz n'aboutissent
qu'à éblouir les clairvoyans, et à faire que ceux
qui l'écoutoient ne comprissent rien d'ay les discours.
C'est pourquoy les pasteurs disoient qu'il étoit hors du
loy, et les propres freres ne croioient point en luy.

Pour ce qui est de ses prétendus miracles, ces mêmes
freres luy disoient, que ceux qui agissent franchement
ne font pas leurs prodiges en secret comme luy,
mais publiquement, et qu'il devoit luy aller faire
entendre. Cependant il ne voulut point, aller
avec eux, luy prétendit que son heure despinée -
pour cela n'étoit pas encore venue. Sur quoy
l'Evangile l. Marc a rapporté au vers. 5.
du Chap. 6 de cette hysoire que Jhesus Christ ne
pouvoit faire aucun miracle dans la Galilee.

122. et St. Mathieu declare que c'estoit à cause de -
l'incrudulte de Galileen: Surquoy Jesus Christ dit
luy meme dans la Synagogue de Nazareth, vous
m'allez direz sans doute ce que vous voulez, medecin
qu'es-tu toi, nous meme, fais aussi ici en tout pays toutz
les choses, que nous avons oüy dire que tu as fait à
Caphernaüm. Mais je vous diray en visite, qu'aucun
Prophete n'est venu en son pays, et qu'il n'y est point
honore, non plus qu'entre les sçavans et ceux de sa
famille. ce mesme en cette dejection ne peut
venir, que de ce qu'il estoit de trop pres, et
de ce qu'il estoit le plus, le plus beuve, et le plus imposant,
donc leur parant et comparant le service, pour
éviter en prophete chez ceux qui ne le courtoisier
pas.

Les plus clair-voyans d'entre les Juifs s'apercevoient
fort bien de supercherie, que Jesus Christ mettoit en
usage, pour faire accroire, qu'il operoit de miracles,
et ce fut pour éviter le reproche, qu'on luy en faisoit.

qu'il s'abandonna de la mort de Joan, — 123.
pendant qu'ils faisoient les préparatifs nécessaires,
pour les mettre et nous en cachets, dans deux
sepulchres, qui étoit une grotte, d'où Jeshu Christ
vint les faire sortir, quelques jours après, en allant
à ses disciples, comme l'Evangélisle l'Jean les
rapporte: Joan notre ami doit, mais j'ai
pour l'avenir, ce lui ayant ensuite fait entendre,
qu'il dormoit du sommeil de la mort, il ajouta qu'il
avoit de la joie pour l'amour d'eux, de ce qu'il n'y
étoit point, quand il mourut, afin qu'ils vissent,
qu'il l'avoit résuscité: C'est à dire que les disciples
auroient douté de la vérité de la résurrection
de cet ami de Jeshu Christ, s'il avoit été chez eux
quand on les mit dans cette grotte: parce qu'ils
auroient soupçonné, qu'il en convenirait de leur
avec Joan et les autres, qu'il confessoit la mort,
pour les donner occasion de faire tout ce que le
même l'Evangélisle rapporte au sujet de cette

124. prétendue résurrection, dont les autres Évangélistes
n'ont rien dit, parcequ'ils se sont bien gardés d'ajouter,
que toutes les circonstances de pleurs, de larmes, de
redoublement de l'air, aussi les larmes, de subversion, l'enterrement
de Jéhu Christ avec Marie et Marthe. Sœurs de
Lazarus couchés dans leur caveau domestique, et
beaucoup d'autres choses, qu'on peut remarquer dans
cette histoire, servent beaucoup plus propres à
découvrir la fausseté de cette mort et de cette
résurrection prétendue, qu'à persuader des gens
bien sensés, que ce n'étoit pas une supercherie
inventée par l'ennemi, et dont il est résulté deux
impossibles au lieu d'un seul miracle.

Il seroit inutile de s'arrêter à découvrir les
autres fourberies de cette nature, qui sont
rapportées dans les Évangiles et les autres écrits des
écrits des Apôtres, d'autant qu'elle est plus grande et le
seul prodige que Jéhu Christ déclare aux docteurs
de la loi, et aux premiers pasteurs de la loi, qu'il

faisoit, pour leur demander qu'il estoit levez Messie, 125
nâssira point d'une manière conforme à ce
qu'il avoit prédit. Car il leur déclara très expre-
ssément, qu'il ne leur saisoit point donné d'autre
signe, que celui de mourir le prophete qui avoit
de trois jours et trois nuits dans le ventre d'une
baleine, pour presigner quels verseront aussi
trois jours et trois nuits au cœur de la terre.
Cependant il n'a demeuré en sabbat, qu'environ
un jour et deux nuits suivant le rapport de l'un
des évangélistes, qui ont pris soin de spécifier le temps
de sa sépulture et celui de sa résurrection, dont
l'intervalle ne fait qu'environ quatre heures,
comptées au temps de l'équinoxe de Mars,
depuis le soleil couchant du vendredi, jusqu'au
soleil levant du dimanche correspondant au samedi
de la même semaine, ce qui ne fait que deux nuits
et un jour, où l'on ajouta quelques minutes d'avantage
prises de la dernière heure du vendredi, et du

126. C'est pourquoi du Dimanche, sans qu'il y eût aucune
partie d'une troisième nuit, et par conséquent la
prediction de Nefy chiel sur cela, / est devenue
fautive, d'où il résulte qu'il n'a pas pu se résusciter,
comme il l'avoit donné à entendre, et que si
Necodemes son principal disciple se levait, n'a pas
mis son corps au sépulchre, où il l'avoit mis, -
avant qu'il fut scellé, il trouva le moyen de
sauver en partie son honneur, en le faisant ôter
de là secrètement, mais vaudrait mieux plutôt
qu'il ne fallût, par ceux qui pourraient favoriser
son dessein, afin d'avoir occasion de faire courir
le bruit d'une résurrection, qui n'a jamais été
certifiée par des personnes de bien, ni Circ-
onspiciées par ses disciples et ses spectateurs d'une
manière exempte de contradiction manifeste
et grossière, qui fourmille toujours de justes
raisons aux personnes bien senties de la tenir pour
une supercherie de quelques imposteurs, ou pour

une illusion de quelques femmelettes, et une - 123.
fausse croyance du petit nombre de Sauts idiots,
dont une populace incapable de discerner le
vrai d'avec le faux a donné la suite adople aveugle-
ment et par divers motifs tous les vaines, et
tous les hypocrises fabuleux.

Or puisque la Nation qui vive ne devoit point
avoir d'autre marque pour connoître si Jeshu
Christ étoit le véritable Messie ou un imposteur,
que ce qui concernoit la durée de sa sépulture,
et que ce que je jibien de rapporter, et qui est
tous les évangiles des propres Apôtres prouvent
clairement, qu'il a été faux prophète en cela;
il n'y a aucune autre chose de ce qu'il a dit, ou
fait, qui oblige les personnes raisonnables à ne pas
le tenir pour un novateur et séducteur, comme
l'ont été Moïse et Mahomet. il s'en suit fort
bien que la plus part des choses qu'il vouloit faire
nécessaire étoient opposées au bon sens, C'est pourquoy

il declaroit en beaucoup d'endroits cordre les sages
et les excludre de son Royaume, où il n'admet, que
les pauvres d'esprit, les simples et les imbecilles.
aussi les esprits raisonnables n'estoient ils pas
malheureux de n'avoir rien à demeler avec
des sots, comme l'étoient ceux qui estoient
ce que l'apôtre Paul leur servoit en leur disoit
dans les instructions familières.

17.

De la Morale de l'Eschiv.

Dans ce qui est de la Morale, devoit on s'en
plus servir que dans les écrits des anciens? ou plutôt
qu'il soit on qui n'en soit un extrait, ou du
moins une imitation? S. Augustin avoit
qu'il a trouvé dans quelques uns de leurs écrits -
presque tout le commencement de l'évangile
selon S. Jean: Ordonne qu'il est si visible que cet
apôtre s'est si bien tellement en possession de piller
les auteurs, qu'il n'a point fait difficulté de

Voilà aux Prophètes leurs ennemis, et leurs ennemis, - 129.
pour en faire son Apocalypse: en d'où l'on voit la
conformité, qui se trouve entre l'adoration du vrai
Iesement, et celle de Platon, si non de chaque des
Rabbins, et ceux qui ont fabriqué l'écriture sainte,
d'un ramas de fragments, ont pillé ce grand
Philologue? Car la naissance du monde a
plus de ressemblance d'ay son Timée, que d'ay la
Genèse: cependant on ne peut pas dire que cela
viene de ce que Platon avoit lu d'ay son voyage
d'Egypte le livre des Juifs: Car selon l'Augustin
même, Pholomé ne l'avoit pas encore fait tra-
duire en grec, quand Platon y alla. La
description du pays dont Socrate parle à Simias,
d'ay le Phédon a infiniment plus de grace, que la
Parabole de Moïse; et l'Androgyne est sans
comparaison mieux inventée, que tout ce que
dit la Genèse de l'extraction d'Eve de l'une
de Cole d'Adam. y a il rien qui se ressembla

130. mieux, que ces deux embasements, celz de Sodome
et de Gomorre, et celz que causa Phälon? J'ai
vû de plus conforme que la chute de Lucifer, et
celle de Iuleain, ou celle de Heaut abime, par
la foudre de Jupiter? J'ai vû de plus -
semblable que Samson et Hercule; Elie et
Phälon; Joleph et Hippolyte; Nabuchodonosor,
et Hyéron; Tarsala et le mauvais Riche; la
manne et les Israélites et l'ambrosie des Dieux?
S^t. Augustin, S^t. Cyprien et Theophilacte également
Jonas a Hercule l'un nommé Trémoulin, par lequel
fut voy jouns et voy nuits dans le ventre d'une
balaine. Le fleuve de Danid est une imitation
cristible du Levi, fleuron, pour lequel parlé au
Christe par de l'immortalité de l'ame. On a
trouvée le peché Original de la Boete de Pandora
de sacrifier d'Isaac et de Saphir de celz -
d'Iphigenie a la place de laquelle une Oie
fut substituée. ce qui se dit de Colch et de sa

femme, et tout à fait conforme à ce que l'on - 131.
raconte de Danaë et de Lalemor. L'hyppocrisie
de Dorcas et de l'orgueil, et le fondement de celle
de St. George et de Dragon qu'il tua: enfin il
est curieux que les auteurs de l'ancien testament
ont transporté presque mot à mot les oeuvres
d'Homère et d'Homère.

18.

May il me semble que j'ai fait une voy longue
digestion, qui cependant ne parait pas inutile.
revenons donc à Jeshu christ, ou plutôt à la morale.
Celuy prouve au rapport d'Origene, qu'il avait
tira de Platon les plus belles sentences. telle
est celle qui porte qu'un Chameau passeroit
plusot par le trou d'une aiguille, qu'il n'est
aisé à une personne riche d'entrer dans le
Royaume de Dieu. C'est à la secte de Pharisee
dont il étoit, que ceux qui croient en lui, doivent
La science de l'immortalité de l'ame, de la

J.ij.

132. Resurrection, de l'enfer, et la plus part de la
Moralité, on j'en croit, et de plus admirable, que
dans celle d'Epidete, d'Epiciure, et de quantité d'
autres Philosophes du Paganisme. En effet ce
dernier étoit proposé par St. Jerome comme un
homme dont la vertu faisoit honneur aux Meilleurs
Chrétiens, tant par sa sagesse, en ce qu'il ne
croyoit que d'Herbes et de fruits que par ce que la
Colombe étoit si lemparée que les meilleurs de pa-
n'étoient qu'un peu de fromage, de pain et d'eau.
avec un peu de fougale ce Philosophe tout sage
qu'il étoit, disoit qu'il aimoit mieux être infortuné
et raisonnable, que riche et orgueilleux, sans avoir
la droite raison; ajoutant qu'il est rare que la
fortune et la sagesse se trouvent en un même sujet,
et qu'on ne sauroit être heureux, ni braver
avec plaisir, qu'autant que notre sagesse est
accompagnée de Prudence, de Justice, et
d'honnêteté: qui sont les qualités de la vertu.

et solide & durable. Pour Epictete j'en croy
pas, que j'amaie homme, j'en exerce pas meme
Jesuy Christ, qe' est plus au pres, plus ferme,
plus egal & plus raisonnable. J'en ay d'un quil
ne soit aise de prouver. Mais de peu de passer
les bornes, que j'en me suis prescrites, j'en rapporte
des belles actions de sagesse, qui un exemple de sa
Complaisance, qui fait honte à la foiblesse & à
la lâcheté de Jesuy Christ à la bonte de la mort.

Etant esclave d'un affranchi nommé Epaphro-
dite, qui estoit Capitaine de gardes de l'Empereur
Neron: il prist fort aise à ce brutal de luy rompre
la jambe; Epictete l'apercevant quil y prenoit
plaisir, luy dit en souriant, quil avoit bien, que
ce ne se finiroit pas, quil ne luy en cassât la
jambe; en effet la chose arrivée comme il
l'avoit prédite, eh bien, continua il d'un brisage
egal & d'un air, n'avois je pas bien dit que vous
me rompiez la jambe. J'en ay jamais

134. de confiance, pareille à celle là, se peut dire que
Jesuy Christ ay esté jusqu'à là, les qui pleuroit en
siot de peur à la moindre alt'aine, qu'on li-
donnoit, et qui remorqua à sa mort une bassesse
d'ame, qu'on n'a point veüe dans la plupart de
les martyrs. Si l'ingratitude ne nous en
point d'avis l'histoire qu'Arion avoit fait de sa vie
et de la mort de notre Philo sophie, j'a m'assure
que nous aurions bien d'autres exemples de sa
qualité. Je ne doute pas qu'on ne dise de cette
action, ce que les ignorants disent des barbes. Des
philosophes, s'avoient que l'espérance d'une cour de
l'antiquité estoit le principe, et qui n'est point en effet
ce qu'elle parait, mais j'estois bien aussi que ceux
qui tiennent ce langage, sont gens qui disent tout
cela, tout ce qui leur vient à la bouche, et qui
croient avoir bien gagné l'argent que les états
leur donnent pour instruire le peuple, quand
ils ont declamé contre des gens, qui sont les seuls

scavans, qui sçachent ce que cest que la droite et la 135.
Caritable Vertu, dont es predicatens sont despituez,
Tant il est vray que rien en monde n'approche si
peu des moyens de braver scavans, que les actions de
ceux ignorans qui le deservent et qui semblent
n'avoir étudié, que pour parvenir à un pape
qui leur donne du pain, qui s'idolâtrant, et
s'effrayant d'eux, quand il leur obtient, comme il
estoit parvenu à un état de perfection, bien
qu'il ne soit pour ceux qui l'obtiennent qu'un état
d'amour propre, d'aise, d'où qu'il en est d'orgueil.
où la plus part ne suivent rien moins que les maximes
de la Religion qu'ils professent. Mais les Roys de
celuy qui ne sçavent ce que cest que la Vertu, pour
explucher la Divinité de leur maître.

19.

De la Divinité de Nostre Christ.

Après avoir examiné la Politique et la Morale
où nous n'avons rien de plus loin que d'ay

136. Les exits et la conduite des anciens. Croions si la
Reputation qui la suit après la mort est une marque
qu'il soit Dieu. Le Peuple est si accoutumé aux
faux raisonnemens, que je m'étonne qu'on prétende
attribuer aucune saine Consequence. L'expérience
fait voir qu'il n'a de penchant à suivre, que ce
qui n'a rien de réel, et qu'il ne fait et ne dit rien
qui ne marque de l'inconstance. Cependant
c'est les ceffines qu'on vouloit de tout temps
les plus communes opinions, malgré les efforts des
Savans, qui s'y sont toujours opposés. quelque
loin que ceux qui ont vu à des années ces faits,
le Peuple se les a quittés, qu'après en avoir été laoul
Moyse, ont beau se bouter d'établir l'existence
de Dieu de Dieux, et prouver la mission par des
signes extraordinaires, pour peu qu'il l'attestait
ce qu'il faisait de temps en temps, pour Confessé
d'être il, avec Dieu, ce qui a fait Numa Pompilius
et ce qu'ont fait aussi beaucoup d'autres législateurs.

pour penſer qu'il ſubſiſtât, il ne pouvoit à ſon 139.
velours, que les Vaux de l'Or, que les Hebreux -
avoient eu en Egypte. il en beau le tenir -
quarante ans en deſert, pour leur faire perdre
l'idée de ceux qu'ils avoient quitté, n'en étant pas
encore ſaſſés, ils en vouloient qui maſchaſſent
devant eux, & ils adoroient opiniâſement,
quelque ſupplée qu'on leur faiſoit pour ce
ſujet. La ſeule peine qu'on leur infligea pour
les autres nations, par un ſequel dont les plus
idiots ſont ſuſceptibles, leur fit perdre inſenſibl
ement le ſouvenir de ces Dieux prétendus d'E
gypte, pour ſ'attacher à ceux de Moïſe que l'on
adora quelque temps avec toute les Circſtances,
qui étoient marquées dans la loi, mais que
l'on quitta peu à peu, pour ſuivre celle
de Deſſſchips, par ſeulement les quelques
inconſtances, qui ſont courus après la
nouvelles & le changement.

Les plus ignorants des hebreux & ont donné le plus
 de loque à lalo, de Moysse, les memes furent les
 premiers à courir apres Jesuy Christ, et comme les
 hommes en infinité, et qu'il l'animait le long
 autres, ce n'est pas merveille si ces hommes se repen-
 dent si ardemment. ce n'est pas que les nouve-
 té ne coule toujours de la peine, mais la gloire
 qu'on en espere adoucit la difficulté. ainsi
 les Disciples de Jesuy Christ, tout misérables, qu'ils
 estoient à la suite, etant souvent reduits à se
 nourrir de grain de bled, qu'ils faisoient tomber des
 épis, et à se voir haïssamment exiler de lieux, où
 ils pensoient entrer, pour se reposer de leurs fatigues,
 ne commençarent à se rebouter, que lors qu'ils virent
 leur Maître en une main de baveux, et
 roy d'état de leur donner le bled, l'éclair, et les
 grandeurs qu'il leur avoit promise.

Après la mort, les disciples andeçoient de se voir - 139.
souffrir d'eux. espérance, et pour suivre de Juifs,
qui voulaient les attendre, comme ils avoient attendu
leur Maître, pour de nécessité, et de
repandre pas les Juifs, on lui le rapport d'une
femme il de bitant la Resurrection, la filiation
divine et la vesse de fables pour le Evangile.
Sont pleins. La peine qu'ils avoient à se vanter
parmi les Juifs, le fit résoudre à chercher les gentils
et à l'entendre, ils croient plus heureux parmi eux, que
parmi les Juifs. Mais, comme il falloit pour
cela plus de science, qu'ils n'en avoient, les gentils
étant Philologes, et voyant de la raison, pour
se rendre à de bagatelles, il gagna un jeune
homme nommé Paul d'un esprit bouillant et
actif, un peu mieux instruit que de simples disciples,
on plutot plus grand babillard, lequel s'associait
avec eux par un coup de l'œil, qui le rendit
aveugle, à ce qu'on dit, car sans cela les éclairer

140. Du salpêtre enflammé, et l'airain aérien d'une
vampette parlante avoient été inutilez, attirés
quelques ans foibles par le veil de cette vision, et
de son grande Ravissement au Ciel; par la crainte
des peins d'un enfer tiré de fables de Poëtes anciens,
par l'espérance d'un Paradis, qui n'est gueres plus
supportable que celui de Mahomet; si bien
que les uns et les autres procuroient à leur maître
l'honneur de passer pour un Dieu, ce que les
même de son vivant n'avoit pu obtenir. En-
ques le sort de Jafy Christ ne fut pas meilleur que
celui d'homere, qui durant sa vie fut méprisé,
et chassé de ville, dont les habitans se batoient
après la mort, parce que Chacun d'eux vouloit
avoir l'honneur de pouvoir dire, qu'il étoit né
dans l'enceinte de ses murs.

21.

On voit par là que le Christianisme depend
comme toute autre chose du caprice des hommes,

day l'opinion des quelz tout passa pour bon ou mau- 141.
vais, suivant l'humour où il se trouva. D'av-
antage si Christ étoit Dieu, rien neli pouvoit
resister. Car s. Paul est le moins que nul ne
peut resister à sa volonté: encore que ce
passage soit directement opposé à un autre de
la genèse, où il est dit, que tout le desir, quelz
appelle d'homme, se rapportent à lui, en qui
est le maître, ce qu'on allegue de peu d'otes
le livre arbitraire au Roy des animaux, c'est à dire,
à l'homme, pour lequel tout ont été que Dieu
a créé l'univers. Mais luy nous engage
dans un labyrinthe d'erreurs et de contradictions
visibles, dont nous avons assez parlé, & luy quelque
chose de Mahomet laquelle fonde une loy-
sur des maximes toutz opposés à celles de
Jesuchrist.

22.

Après le disciples de Christ avoient esté la

142. Notai que pour introduire les Chrétiens, quels
hommes, suivent leurs caprices et leur inconstance,
ordinaire, changeant tout d'un coup de sentiment,
on vit tout d'un coup embrasser les sentiments du
celebre Arius, qui eut la hardiesse de s'opposer
à la fable de Nesay-christ, et de prouver qu'il
n'étoit pas plus Dieu qu'un autre homme. —
Sur quoy, ceux qui étoient encore imbus de l'opinion
contraire, le trouvant accablé par une foule
d'Ariens, qui le persécutaient de toutes parts, l'ayant
craint et lâché, il passa divers écrits de contro-
verses, et même de statuts, si modérés ou conciliabuliers,
pour diffamer les uns des autres, jusqu'à ce que les
sectateurs d'Arius furent devançant si nombreux
et tellement accrédités auprès des Empereurs —
d'Orient, qu'ils s'imposèrent enfin des Eglises de
ces premiers disciples de Nesay-christ.

Ainsi le Chrétiannisme étoit presque aboli
on vit paroître un nouveau législateur, qui en

Moins de dix ans de l'empire se fit une secte - 143.
considérable. ce fut

Mahomet

Pour le bien faire connaître, il faut qu'on sache,
que l'Arabie où il est né, qu'on appelle l'Hejaz,
à cause de sa fertilité est habitée par des Peuples,
qui forment plusieurs Républiques: Chaque Répub-
lique n'est que de descendants d'une même tribu
où l'on a qui s'appellent Wibu, et qui a à la tête
le Chef de la principale de toutes les familles,
qui composent la Wibu. Celle dans laquelle
naquit Mahomet se nommoit la Wibu de Korach,
dont la principale famille étoit celle d'harlem,
dont le Chef étoit alors un certain Abdol Motallab
oncle de Mahomet, dont le Père fils aîné de
Abdol Motallab se nommoit Abdollach.

Cette Wibu habitoit vers le golfe de la mer Rouge,
et Abdol Motallab étoit grand prêtre du Temple
de la Mecque, où étoient adorés les idoles du pays,

144. et comme Chef de la Tribu il étoit prince de ce Pays,
en laquelle qualité il avoit soutenu la guerre
contre le Roy de Persie, et l'Empereur d'Ethiopie,
ce qui fait voir que Mahomet n'étoit pas de la
classe de Peuple:

Mais son Père étant mort avant son Ayeul,
la faiblesse de son âge fut cause qu'il perdit les
droits, qu'il avoit à la Souveraineté, dont un de ses
oncles s'empara. C'est de cette manière que
étant né pour être Prince, il fut réduit à la
basse Condition de garçon de boutique, qu'il exerça
jusqu'à ce qu'une riche veuve, dont il étoit
facteur, l'ayant trouvé à l'ouvrage, elle le maria,
et le vendit un des plus riches bourgeois de la Meque;
il avoit alors environ trente ans, et se voyant en
main de riches, il pensa à faire fortune. Il
droit, son ambition se revivait, et il médita
de quelle manière il pourroit se relever d'ay,
le poste de son Ayeul. La Communication qu'il

ent avec les Chrétiens en Egypte et les Juifs en Judée, 146.
Car il avoit longtemps négocié pour son épouse, lors
qu'il n'en étoit que le facteur, l'y avoit donné
occasion de connaître ce que c'étoit que Moïse
et Jeshu Chris : il avoit aussi remarqué en Combien
de sectes différentes leurs Religions étoient partagées,
et que produisoient ces diversités d'opinion, et
le zèle de chaque secte ; il afit son profit, et
vul qu'il ne pouvoit mieux réussir, qu'à la faveur
de l'établissement d'une nouvelle Religion. Les
circonstances du temps où il forma ce dessein l'y
étoient très favorables, car presque tous les Arabes
d'ailleurs du culte de leurs Idols étoient tombés
dans une espèce d'Athéisme. ainsi Mahomet
seigneur au contraire de sa jeunesse commença
par mener une vie retirée et exemplaire, cherchant
la solitude, et passant la plus grande partie du jour
en prières et en méditations. Lorsqu'il se fut
fait de admirateurs avec ces opes, en composa

146. il commenca à parler de revelation et de visions.
C'est par là qu'on gagne ordinairement la croyance
de la populace, c'est par là que Moïse et Jeshu-
Christ commencent aussi; Mahomet se dit
ensuite Prophète et envoyé de Dieu, et gagna autant
d'adresse que ses prédécesseurs par ses prodiges,
il gagna bientôt l'attention, ensuite l'admiration,
ensuite après la confiance du peuple. Un Juif
et un Moine Chelien, qui étoient de son conseil,
l'aiderent dans ses tours d'adresse, et il se fit assés-
sins, pour résider à un endroit fort nommé
Coteir, parant Arabe, qui voulut découvrir son
imposture. Cependant son oncle gouverneur
de la Meque étant mort, et Mahomet n'étant
pas encore assés fort, pour s'imposer de l'autorité
souveraine il fut obligé de céder à un des parents,
qui prenoient dans le Meïne l'obligé à quitter
la Meque et de s'enfuir à Médie, où une partie
de la ville, qui étoient de Chrétiens Arriens, se

joindre à lui. C'est alors qu'il cessa de prouver 142.
la mission par des raisons, et qu'il persuada à ses
disciples de planter la foi musulmane avec la
pointe de l'épée, et sans fortifier son parti par des
alliances; en épousant les filles de quatre princes
de Médine, il fut bientôt en état de mettre des
armées en campagne, qui subjuguèrent plusieurs
tribus, les uns après les autres: avec lesquelles il s'impara
ensuite de la Meque, une mort qui après avoir
porté son projet à sa fin par l'hyperbole et
l'imposture, qui l'élevaient à la dignité souverain,
qu'il laissait à ses successeurs si bien affermie, qu'il
n'a pas d'apparence depuis six cents ans, qu'elle
dure, qu'elle soit encore sur le point de s'écrou-
ler.

23.

Ainsi Mahomet fut plus heureux que Jésus
Christ, car après avoir travaillé pendant vingt
trois ans à l'établissement de sa loi, et de sa religion

K. ij.

148. il eut les prophètes avant la mort, et peu de flatter
de l'espérance que n'eut pas Jeshu Christ, qu'elle
subjetoit longtemps à voir la mort; puis qu'il
l'avoit prudemment accommodée au génie et aux
passions de ses sectateurs.

Telle fut la fin de ces trois imposteurs. Mozès
se précipita dans un abîme par un excès d'ambition,
pour se faire croire immortel. Jeshu Christ
fut horriblement pendu au deux scélérats, et fut
ainsi couvert de honte pour récompense de
son imposture. Enfin Mahomet mourut à la
basite, sur son lit et au milieu de toute sa grandeur,
mais les ventricules bœufs du poison, qu'il avoit
donné une jeune juive, pour éprouver, s'il
étoit véritablement Prophète.

C'est la source qu'on peut dire de ces trois insignes
fourbes, les trois plus fameux législateurs de l'univers.
ils étoient tels que nous les avons représentés d'après
nature, et sans donner de fausses ombres à leurs

prochait. qu'on ose après cela s'y mériter, - 149
qu'on craigne en eux, et si l'on est excusable de les avoir
conduits à de grands, que l'ambition a élevés, et
que l'ignorance étendus.

Donc vous que je vous délimar de l'ambition, et de ce qui
sont d'un esprit libre, mais lisez les avec attention,
et vous éprouverez infailliblement la pureté
vraie.

Exitez

simples et évidentes.

1.

Moyse, Jésus Christ, et Mahomet etant
tels, que nous l'avons dit, il est certain que ce n'est
point dans leurs écrits qu'il faut aller chercher la
véritable Idée de Dieu. Les apparitions
et les conférences divines du premier et du
deuxième, et la filiation divine du second
sont des impossibles, que l'on doit fuir, si vous
aimez la vérité.

R. iiij.

Dieu est un être simple, ou une extension infinie
 qui ressemble à ce qu'il contient, c'est à dire, -
 qu'il est matériel, sans être néanmoins ni jaloux
 ni miséricordieux, ni jaloux, ni rien de ce qu'on
 s'imagine, et qui par conséquent n'est ni punisseur
 ni rémunérateur. cette idée de punition, et
 de récompense ne pouvant tomber dans l'esprit
 que des ignorants, qui ne conçoivent cet être simple
 qu'on nomme Dieu que sous des images, qui ne
 lui conviennent nullement. c'est en que ceux
 qui se servent d'entendement sans confondre
 les opérations avec celles de l'imagination, et qui
 ont la force de se débarrasser de préjugés, d'une
 mauvaise éducation, c'est à, dire, pour les
 qui en ont une idée saine, le voir et distincte
 d'un être comme la source de tous les êtres,
 et qui le produit sans distinction, l'un et l'autre par
 plus que l'autre à son égard, et l'homme ne

les contant pas plus à prescrire, qu'un bon maître, 151.
où qu'une fleur.

3.

C'est pour quoi il ne faut pas croire, que ce soit
simple et étendu, qui est ce qu'on nomme commun-
ement Dieu, fasse plus de cas d'un homme, qu'un
fourmi, d'un lion que d'une paille, et de tout autre
être que d'un bête; qu'il se soit rien à son
regard de beau, et de laid; de bon ou de mau-
vais; de parfait ou d'imparfait, et ainsi de
reste: qu'il veuille être loué, prié, recherché,
cavé; qu'il soit aimé de quelques hommes -
four ou diable; susceptible d'amour, ou de
haine; ni en un mot qu'il songe plus à l'homme
qu'à un vase de creature, de quelque nature
qu'elle soient. Toutes ces distinctions ne
sont que pure invention d'un esprit borné,
c'est à dire, que l'ignorance les a inventées, et
que l'intellect les fonde.

ainsi tout homme de bon sens ne croit a ni Ciel,
ni enfer, ni Ame, ni esprit, ni Diable de la
manière qu'on en parle communement. tous ces
grands mots n'ont été forgés, que pour aveugler,
ou pour intimider le Peuple. que ceux donc
qui en veulent savoir la vérité l'ont ce qui -
est d'un esprit libre, et s'accoutument à ne -
donner leur jugement qu'avec beaucoup de réflexion.

5.

une infinité d'âmes que nous voyons au dessus de
nous ont fait admettre aux ignorants autant de
corps solides, où ils se meuvent, parmi lesquels il y
en a un destiné à la Cour Celeste, où Dieu est.
comme un Roy au milieu de ses Courtisans, qui est
le séjour d'une heureuse, et où l'on sent que les
bons âmes s'envolent en quittant le corps et ce
monde.

Mais sans nous arrêter à une opinion si frivole

et que nul homme de bon sens n'admire, il est certain 153
que ce qu'on appelle le Ciel n'est autre chose que la
continuation de notre air, d'une matière plus
subtile et plus épurée, où ces astres se meuvent sans
être soutenus par aucune masse solide non plus
que la terre, sur laquelle nous marchons, et qui
comme ce astre est suspendue au milieu de
l'atmosphère aérienne.

h.

Comme l'on s'est imaginé un Ciel, qui est à ce que
on dit le séjour des bienheureux, aussi bien que celui des
diables mêmes, ainsi qu'il étoit parmi les Poètes, des
Dieux et des Déeses: on l'est figuré depuis comme
eux un Enfer, où l'on soutevenait, où l'on dit que
descendent les âmes des méchants, afin d'y être tou-
jours. Mais ce mot d'enfer proprement en dans
la signification naturelle ne signifie autre chose,
qu'un lieu bas, lequel les Poètes ont inventé, pour
opposer à la demeure des habitants célestes, qu'ils

154. dit-on elle soit haute et élevée. C'est ce que porte
le mot Inferus ou Inferi de lating, lieu bas, ou obscur
tel qu'est le sepulchre, ou tout autre lieu bas et
caché. tout le reste de ce qu'on en dit n'est que pure
fiction de l'invention des Poëtes, dont les Discours figurés
sont pris à la lettre par les esprits foibles, timides, et
melancholiques, et surtout par ceux qui ont intérêt
de soutenir cette opinion.

De l'Âme.

I.

L'Âme est quelque chose de plus délicat, et de
plus difficile à saisir, que ne sont le Ciel et l'enfer.
C'est pourquoy il est à propos pour satisfaire la curiosité
de Votre Majesté d'en parler un peu plus
amplément.

Avant que de dire ce que c'est, j'en ay déjà fait
part de ce qu'en ont pensé les plus célèbres Philoso-
phes, mais je le feray en peu de mots, afin qu'elle
le retienne avec plus de facilité. Les uns

On dit que l'ame est un esprit ou une puissance. 155.
immatérielle; d'autres une parcelle de la Divi-
nité: quelques uns un air très subtil, et d'autres
une harmonie de toutes les parties du Corps, et
d'autres enfin que c'est un feu, ou la plus mince
et la plus subtile partie du sang, qui se sépare d'au-
tre cerveau, et qui se filtre par les nerfs; de sorte
que la source de l'ame c'est le Coeur, où elle
s'engendre; et le lieu où elle fait les plus nobles
fonctions c'est le cerveau, parce qu'elle y est plus
épaisse des parties grossières du sang.

C'est là les premiers sentimens, qu'on a eu de
l'ame, mais pour la rendre plus sensible, divisible
en Corporel et incorporel et divisible, sans aucun
afin de ne pas nous tromper.

2.

Pythagore et Platon ont dit que l'ame est
incorporelle, c'est à dire un être capable de
subtiliser sans l'aide du Corps, et qui se peut mouvoir

156. Des mesmes, que toutes les autres particulières des-
cendant pour des portions de l'ame universelle du
monde, que ces portions sont incorporelles et immortelles,
et de même nature qu'elle; et comme on conçoit que
cent petit feux sont de même nature, qu'un grand,
d'où ils ont été tirés.

3.

Les Philosophes ont cru l'univers animé d'une substance
immatérielle, immortelle, invisible, et assés pour
ce qui se meut, et qui agit, source de tout mouvement,
et de toutes les autres, qui en font de petits parcelles.
Or comme ces ames sont des parties et infiniment au-
dessus des corps, elles ne s'y rendent pas, & sont
immédiatement, mais par le moyen d'un air subtil
comme de la flamme; ou d'un air menu, et
étendu que le vulgaire prend pour le ciel; ensuite
elles passent en corps encore moins subtil, puis en
autres un peu plus grossiers, et toujours ainsi par
degrés jusqu'à ce qu'elles puissent s'unir aux corps

152
sensible des animaux, où elle descend comme d'ay
des êtres, où d'ay des réguliers: disoit que la
mort de l'âme, d'entend, efface le du corps; où elle est
comme en fable, et on elle n'exerce que faiblement
les plus nobles fonctions. au contraire la mort de
corps efface de l'âme, par ce qu'elle soit de la
parton, se débarrasse de la matière, et se réunit à
l'âme du monde d'où elle est tirée. Ainsi
suivant cette pensée toutes les âmes des animaux
sont de même nature, et la diversité de leurs fonctions
ne vient que de la différence de corps, où elles
entrent. outre cela Aristote admet un
entendement universel commun à tous les hommes,
ce qui fait à l'égard des entendements particuliers,
ce que la lumière fait à l'égard des yeux. Et
comme la lumière voit les objets sensibles, l'entende-
ment universel voit les objets intelligibles: ce
philosophe définit l'âme, ce qui nous fait vivre,
sentir, concevoir et mourir: mais il ne dit pas

158. quel est ce d'va, qui est la source et le principe de
ces nobles fonctions, et par conséquent ce n'est point
chez lui qu'il faut chercher l'éclaircissement de doutes,
qu'on a sur la nature de l'âme.

4.

Ainsi que, Hélepiade, et en quelque façon Galien
ont cru aussi l'âme incorporelle; mais d'une autre
manière. Car ils ont dit, que ce n'est autre chose,
que l'harmonie de toutes les parties du Corps, c'est à dire
ce qui résulte du mélange exact des éléments, et de
la disposition des parties, de humeurs, et de esprits.
ainsi, disent ils, comme la santé n'est pas une partie
de ceux qui la possèdent, quoiqu'elle soit en lui, de
même, quoique l'âme soit dans l'animal, ce n'est
point une de ses parties, mais un mutuel accord de
toutes celles dont il est composé. Sur quoi il est à re-
marquer que ces auteurs voient l'âme incorporelle
sur un principe tout opposé à leur intention. Car
dire qu'elle n'est point un Corps, mais seulement

quelque chose inseparablement attaché au Corps, 159.
C'est d'ice en bonne école, qu'elle est tout à fait Corps-
vable, puis qu'on appelle Corporel non seulement
ce qui est Corps, mais tout ce qui étant formé, ou
accident, ne peut être séparé de la Matière.

C'est la le nom de sentimens de ceux qui ont cru
l'âme incorporelle ou immatérielle, qui comme
vous voyez, ne sont pas d'accord avec eux memes:
et qui par conséquent ne méritent pas d'être suivis.
C'en est à ceux qui ont cru qu'elle est un Corps.

5.

Diogene a cru qu'elle est faite d'air, d'où il a
inféré la nécessité de respirer; et la de Brinsie,
un air qui passe de la bouche par les poulmonz
dans le Cœur, où il s'échauffe, et d'où ensuite il se
distribue dans tout le Corps. Aëneïas, et
Aëmocrate ont dit qu'elle est de feu, et que com-
me le feu elle est composée d'atomes, qui pénétrant
à travers tous les pores du Corps, elle fait mauvais

L.

160. Hippocrate a dit qu'elle est un composé d'eau et de
feu: et Empedocle de quatre Elements. Epicure
a dit comme Democrite que l'ame est composée
de feu, mais il ajoute que dans cette composition
il entre de l'air, une vapeur et une autre substance,
qui n'a point de nom, et qui est la source du
sentiment: que de ces quatre substances différentes
il a fait un esprit très subtil qui se repand par tout
le Corps, et qui se doit appeler l'ame.

6.

Pour ne pas braver, comme voy et Philo sophes, et
pour avoir la plus saine idée, que l'on puisse avoir
de l'ame, qui dans voy les animaux, sans en excepter
l'homme, est d'une même nature et n'a de fonctions
différentes, que par la diversité seule des organes
et des humeurs, il faut croire ce qui suit.

Il est certain qu'il y a dans le monde un esprit
très subtil ou une matière très déliée, et toujours
en mouvement, dont la source est dans le soleil,

elle se pe est repandue dans tous les autres Corps, plus ou 161.
moins, selon leur nature ou leur consistance.

Voilà ce que c'est que l'âme du monde, ce qui
le gouverne et le vivifie, et dont quelque portion
est attribuée à tous les parties, qui le composent.
Cette âme est le feu le plus pur qui soit dans
l'univers, il ne brûle pas de soi même, mais par les
différents mouvements, qu'il donne aux particules de
autres Corps, où il s'insinue, il brûle et fait des parties
la chaleur. Le feu sensible agit d'un effort que
l'air; celui-ci plus que l'eau, cela le voit en beaucoup
moins. entre les mixtes le feu est plus que
les minéraux, et les animaux encore plus que les
Plantes. Enfin ce feu étant enfoncé dans les
Corps il les rend capables de sentiment, et c'est ce
qu'on appelle âme; on ce qu'on nomme esprit
animaux, qui se repandue dans tous les parties
du Corps. Or il est certain, que cette âme étant
de même nature dans tous les animaux, elle se

162. Diffère à la mort de l'homme, ainsi qu'à la mort des
bêtes. D'où il s'ensuit que ce que les Poètes, et les
Theologiens nous chantent de l'autre monde est une
Chimère, qu'ils ont faite, et qu'ils débitent pour des
Vérités qu'il est aisé de dévorer.

Des Esprits, qu'on nomme Demons

1.

Nous avons dit assez amplement comment la
créance des esprits s'est introduite parmi les hommes,
et comment ces esprits n'étoient que des Phantomes, qui
n'existoient que dans leur imagination. Les anciens
Philosophes n'étoient pas assez éclairés, pour expliquer
au même peuple ce que c'étoit que ces phantomes ;
mais ils ne laissoient pas de le dire, ce qu'ils en pensoient.
Les uns croyant que ces phantomes se disjoignent, et
n'avoient nulle conscience les appeloient immatériels,
incorporels, des forces sans matière, et des couleurs, et
des figures, sans aucune entonnoir de l'esprit ni de l'âme,
ni figure : ajoutant qu'ils pouvoient se lever d'air

Comme d'un habit, lorsqu'ils voient se lever les esprits 183
aux yeux des hommes. Les autres disaient, que c'étoient
des corps animés, mais qu'ils étoient faits d'air, et d'une
matière plus subtile, qu'ils s'éparpillent à leur gré,
lorsqu'ils vouloient paraître.

2.

Les deux sectes de Philosophes étoient opposés dans
l'opinion, qu'ils avoient de Spectres, ils s'accordaient
dans les noms qu'ils leur imposaient. Les uns les
appeloient Demons. en quoi ils étoient aussi mal
fondés que ceux qui croient voir en dormant les âmes
des défunts, ou que ce sont leurs âmes qu'ils voient,
quand ils se regardent dans un miroir: ou enfin
qui croient que les étoiles qu'ils voient dans l'eau sont
les âmes des étoiles. après cette sorte d'imaginaire
ils tombent dans une erreur, qui n'est guère moins
supportable; lorsqu'ils croient que ces Spectres
avoient un pouvoir illimité. C'est une absurdité
mais ordinaire aux ignorants, qui s'imaginent

164. que ce qu'il ne connoit pas, est quelque puissance
Infinie.

3.

Cette ridicule opinion ne fut pas plutôt divulguée
quelques savaux s'en firent, pour appuyer leur authen-
ticité. ils établirent une creance touchant le surnaturel,
qu'ils appellerent Religion, afin que la crainte, que
la peur auroit de ces puissances invisibles le lui-
dant son devoir. Et pour le faire avec plus d'effet,
ils distinguèrent le Démon en bon, et en mauvais:
ceux là pour exciter les hommes à observer leurs
lois, et ceux pour les retener et les empêcher d'aller en fra-
indes. Et pour le savoir ce que c'est que le Démon, il
ne faut que lire les Poètes Grecs, et leurs Histoires,
et surtout ce qu'en dit Hesiodus dans sa Theogonie,
où il traite amplement de la generation, et de
l'origine des Dieux.

4.

Les Grecs ont été les premiers, qui leur inventés,

et de ceux qui ont passé par les mers de l'Inde Orientale 185.
et de ceux d'ailleurs, d'Asie Mineure, d'Égypte, et
d'Italie. C'est à dire les Juifs qui étoient dispersés
à l'Inde et ailleurs en ont eu connoissance;
ils leur ont servi leur enseignement comme les autres
Peuples, mais avec cette différence, qu'ils n'ont pas honoré
demon, comme les Grecs, les bons et les mauvais esprits
indistinctement, mais seulement les mauvais, reser-
vant au seul bon demon le nom d'esprit de-
vot, et appelant Démoniaques, ceux qui se disoient avoir
ce bon esprit, joint qu'ils honnoient esprit de-
vot, ce qu'ils tenoient pour un grand bien, et l'esprit de-
vot malin au contraire, ce qu'ils estoient
un grand mal.

5.

Cette distinction de bien et de mal fit appeler
demoniaques, ceux que nous nommons aujourd'hui,
insensés, furiens, et Epileptiques. comme aussi ceux
qui leur parloient un langage inconnu. un homme

L. iij.

166. Mal fait ou mal propre étoit à leur avis possédé -
d'un esprit immonde, et un muet, d'un esprit muet.
Enfin ces mots, d'esprit et de démon leur devinrent
si familiers, qu'ils en parloient en toute rencontre.
D'où il est évident que les Juifs croioient comme les
Grecs, que les Phantoms n'étoient pas de qu'on
chinois ni de brutes, mais de esprits vides, qui -
existoient indépendamment de l'imagination.

6.

Delà est venu, que la Bible est toute semée de
ces mots, Esprit, Démon, et Démoniaque. Mais il
n'y est dit nulle part, comment et quand ils furent
créés. ce qui n'est pas pardonnable à Moïse, qui
s'est mêlé, dit-on, de parler de la création du ciel,
de la terre, des hommes &c. ; non plus qu'à Jérémye
qui parle assez d'anges et d'esprits bons et mauvais.
Mais sans dire maintenant les leur matières, ou
immatériels, ce qui fait beaucoup qu'il n'en sçavoit rien,
ou du moins qu'il n'en sçavoit que ce que les Grecs

avoir apris à l'z Ancelz. en quoy il n'est pas moins 167
blamable, que de refuser à l'z l'z hommes la Bible,
la foy, et la Dicité, qui leur a leur pouvoir donner.
Mais pour revenir aux esprits, il est certain que ces
nos Démon, Satan, Diabla ne sont point de noms
propres, qui désignent quelqu'un individu, et qu'il n'y
eut jamais que les ignorans portés à la crédulité, leur
de Grecs qui les inventerent, que de Juifs, chez qui ils
passerent. Depuis que ceux s'amusent à les
approprier ces noms, qui signifient ennemi, accu-
sateur, et exterminateur, tantot aux qu'ilances
invisibles, tantot à leurs propres ennemis, c'est à dire
aux gentils, les quels ils doivent habiter le Royaume
de Satan, n'y ayant qu'eux dans leur opinion, qui
habitassent cels de Dieu.

7.

Comme Jesus Christ étoit Juif, et par conséquent
fut imbu de ces fautes opinions des Grecs, on lit par
tout dans l'Evangile et dans le livre des Actes des

168. ces mots de Diable, de Satan, de Enfer, comme si c'étoit
quelque chose de réel et d'effectif, cependant il
est évident, ainsi que nous l'avons fait voir, qu'il n'est
rien de plus le contraire. et quand ce que nous
avons dit ne suffiroit pas pour le prouver, il ne faut
que deux mots, pour convaincre le plus opiniâtre, en
leur faisant remarquer, ce qui suit.

Tout le Chrétiens demeurant d'accord que Dieu est
le premier principe et la source de toutes choses,
qu'il les a créés, qu'il les conserve, et que son secours
est nécessaire à la vie. Suivant ce
premier principe il est certain, que Dieu a créé le Diable,
et Satan, aussi bien que toute la race d'hommes,
et soit qu'il les a créés bons ou méchants, de quoi il
ne s'agit pas ici, il s'ensuit de ce principe, que s'il
subsiste tout méchant qu'il est, comme l'on dit,
ce ne peut être que par l'envie de Dieu.

Or Comment peut-on concevoir que Dieu maintienne
une Créature, non seulement qui le maudit sans

169.
cesse, et qui le hait mortellement; mais qui l'afforce
de le débancher les amys, pour avoir le plaisir de le
maudire par une infinité de bouches: Comme
dit-il, peut-on Comprendre que Dieu entretienne
le Diable, pour le faire de pie quel peur, pour le
délivrer, s'il le pouvoit, et pour delivrer de son
service les bons et les mauvais. quel est le but
de Dieu en cette rencontre? ou plutôt que voy
voudriez en parlant de Diable et d'enfer.

Si Dieu peut tout, et qu'on ne puisse rien lui dire,
doubler que ce Diable le hait, qu'il le maudit, et
le enlève les amys? ou il en est d'accord: ou il
n'est pas? s'il en est d'accord, il est certain
que le Diable et le Mauditeur ne fait que
ce qu'il doit, puisqu'il ne peut que ce que Dieu veut,
et par conséquent ne peut point le Diable, mais
Dieu même qui le maudit. Chose à mon avis
très absurde. S'il n'en est pas d'accord, il
n'est pas plus qu'il soit tout puissant. Ainsi il

2 adieu principes, l'un d'abîme, et l'autre de Mal: l'un
 qui veut une chose, l'autre qui fait tout le contraire.
 où conduit ce raisonnement: à faire avouer par
 quelque, qu'il n'est ni Dieu, ni Diable, ni âme
 ni enfant de la façon qu'on les représente, et que les
 Théologiens sont adieu ceux qui débiter de fables
 pour de la vérité, pour de gens de mauvaises foy, et qui
 abusent malicieusement de la crédulité de peuples,
 pour leur intimider, ce qui leur plaît, comme si les
 vulgaires n'étoient capables que de rêveries, où qu'il
 ne dut être nouveau que de la bêtise, où il ne
 se voit que du ridicule, du heurt, de la folie, et pas
 un grain de sel, de vérité, et de sagesse. Ils ont
 long-temps qu'on est infatigable de cet absurde raisonne-
 ment, mais de tout-temps aussi il s'est trouvé des
 esprits sincères, qui se sont levés contre les excès,
 et les injustices de Docteurs à Thiars, à Nivots, et
 à fourver: ainsi que nous venons de faire à celle
 des les petit waité. Ceux qui aiment la vérité,

7 Nous avons sans doute une grande consolation, et 171.
C'est à ceux là, que plusieurs flaire, sans me soucier en
aucune manière de ceux à qui les peccés sont
liés d'ordres infailibles.







